LES

DEUX JEUNESSES

COMÉDIE EN DEUX ACTES

EN PROSE

PAR

CHARLES POTRON & AUGUSTE NITOT





PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15,

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1867

PERSONNAGES

MAX DE RICHEBOURG, 48 ans.........	MM.	LAUTE.
EDMOND D'HAUTERIVE, neveu de Max, 25 ans..................................		PAUL CLÈVES.
PERRICHON, riche manufacturier, 48 ans..		NOEL MARTIN.
ARTHUR, garçon jardinier, 22 ans........		ROGER.
BAPTISTE, domestique...................		FRÉVILLE.
CLAIRE, nièce de madame de Courval, 17 ans.	Mlles	ANTONINE.
MADAME DE COURVAL, 33 ans........		NANCY.

La scène se passe aux environs de Clermont, en Auvergne.

Pour la mise en scène détaillée, s'adresser à M. Rey, régisseur-général du théâtre.

LES

DEUX JEUNESSES

ACTE PREMIER

Petit pavillon attenant à la maison d'habitation. Trois portes au fond. Une porte à droite, premier plan. A gauche, canapé, chaises et guéridon sur lequel sont des journaux. A droite, table et chaises.

SCÈNE PREMIÈRE

Au lever du rideau Edmond est étendu sur le canapé. On aperçoit au fond Arthur qui ratisse les allées du jardin.

EDMOND, seul.

Ah! qu'on est bien ainsi, mollement étendu sur un bon meuble!... (Prenant un journal.) *Le Sport!...* quoi de nouveau?... « Naissances de poulains, de pouliches... » Ah!... « Déplacements et villégiatures!... M. le comte Du Pré, en déplacement de pêche... »

SCÈNE II

EDMOND, ARTHUR.

ARTHUR *.

Bon, le v'là!...

* Edmond, Arthur.

EDMOND, continuant de lire sans voir Arthur qui le salue à plusieurs reprises.

On ne dit rien de moi?... Ah! si : « Monsieur Edmond d'Hauterive, au château de Courval, en Auvergne... » Journal bien fait.

ARTHUR, s'approchant du canapé.

Serviteur, m'sieu Edmond!

EDMOND.

Ah! c'est toi, Arthur?

ARTHUR.

Ça va bien, merci... et de vot' part, m'sieu Edmond?

EDMOND.

Pas mal!

ARTHUR.

Pardon, excuse, m'sieu Edmond. Je venions vous féliciter au sujet de vot' mariage avec mam'zelle... (D'un air patelin.) Une mam'zelle bien méritante... c'est bon, c'est généreux, c'est doux... un velours, quoi!

EDMOND.

Je suis charmé, monsieur Arthur, d'obtenir votre approbation... Allons, voyons, dépêche-toi... qu'est-ce que tu as à me demander, finaud?...

ARTHUR.

Finaud! comme ça, j' serais donc un finaud?

EDMOND.

Comme ça, tu es un paysan humble ou rebelle, selon ses intérêts, et comme je te vois humble, je suppose...

ARTHUR.

Ah bien! du coup, vous êtes encore plus finaud qu' moi... vous lisez dans mon intérieur!... Mon Dieu! c'est pas pour la chose, mais j'avions à vous prier...

EDMOND.

J'en étais sûr...

ARTHUR.

Si c'était un effet de vot' bonté... de... de m' faire une petite dot.

EDMOND.

Une dot ! tu veux te marier?

ARTHUR.

Je m'ennuie tout seul.

EDMOND.

Et tu veux t'ennuyer avec quelqu'un?

ARTHUR.

J' dirais pas non.

EDMOND.

Quelle est la malheureuse que tu as choisie pour victime?

ARTHUR, riant.

La malheureuse!... oh! oh!...

EDMOND, sévèrement.

Hein?

ARTHUR.

Célémise, m'sieu...

EDMOND.

Célé...

ARTHUR.

Mise.

EDMOND, se levant.

Célémise!... où allez-vous chercher de pareils noms? C'est comme toi, pourquoi diable t'appelles-tu Arthur?

ARTHUR.

Parce que mon parrain l'a voulu.

EDMOND *.

Ton parrain est un socialiste... Autrefois les garçons jardi-

* Arthur, Edmond.

niers s'appelaient Jean, Joseph, Antoine, ils portaient une blouse et des sabots... aujourd'hui, ils se nomment Arthur, Gaston, Edgar; ils ont un habit noir, des moustaches et des bottes vernies!...

ARTHUR.

Oh!

EDMOND.

Ce que j'en dis n'est pas pour toi.

ARTHUR.

Merci, m'sieu Edmond!

EDMOND.

Et, qu'est-ce que c'est que ça, Célémise?

ARTHUR.

M'sieu sait bien... la veuve à Lucas.

EDMOND.

Une veuve! jolie emplette!... et d'ailleurs elle est vieille et laide.

ARTHUR.

Oh! que non... elle a queuque chose dans l'œil... et puis... queuque chose dans la poche aussi.

EDMOND.

Ainsi donc, c'est pour ses écus et pour... son œil que tu l'épouses?

ARTHUR.

Dam! m'sieu Edmond, faut bien profiter d'sa jeunesse.

EDMOND.

Célémise est plus âgée que toi, et, dans dix ans, elle aura l'air d'être ta mère.

ARTHUR.

Oh! ça n' fait rien.

EDMOND.

Un jeune garçon ne doit épouser qu'une jeune fille...

ARTHUR.

Ah !

EDMOND.

Une jeune fille qui n'ait jamais appartenu à d'autre que lui.

ARTHUR.

Puisque la veuve à Lucas m'plaît.

EDMOND.

Tu l'aimes donc, imbécile ?

ARTHUR.

P't'être bien qu'oui.

EDMOND.

Je ne t'en empêche pas, mais à coup sûr je ne te donnerai jamais un sou pour commettre cette mauvaise action *.

ARTHUR.

Mauvaise ?

EDMOND.

Sans doute !

ARTHUR.

M'sieu réfléchira.

EDMOND, prenant un cigare et s'étendant sur le canapé.

C'est tout réfléchi... Maintenant, je t'autorise à m'offrir une allumette, et te prie de me laisser en repos.

ARTHUR, lui présentant une allumette.

C'est égal... m'sieu réfléchira ! (Il se dirige vers le fond.) M'sieu réfléchira !

Il sort.

* Edmond, Arthur.

SCÈNE III

EDMOND, MAX*.

EDMOND, regardant Arthur qui s'éloigne.

Paltoquet! (Sans apercevoir Max qui vient d'entrer.) Voyez donc comme il est tourné! comme il est bâti!... Et cet être-là appartient à la famille humaine!

MAX.

Edmond!

EDMOND.

C'est humiliant pour nous.

MAX, insistant.

Edmond!

EDMOND.

Ah! c'est vous, mon oncle.

MAX.

Tâche donc de te tenir un peu plus décemment, tu t'étales sans façons...

EDMOND.

A la campagne...

MAX.

Il y a des choses qu'on ne doit se permettre nulle part, pas plus à la campagne qu'à la ville.

EDMOND.

Vous avez des idées...

MAX.

J'ai le sentiment des bienséances... et puis, si ça t'est égal de me tutoyer, tu sais que cela me fera plaisir.

* Edmond, Max.

EDMOND, se levant.

Oui, mon oncle, seulement je ne m'explique pas trop bien pourquoi vous...

MAX.

Tu....

EDMOND.

Puisque vous l'exigez, je ne m'explique pas trop bien pourquoi tu désires que je renonce à une ancienne habitude?

MAX.

Pourquoi?... parce que... c'est plus cordial... plus affectueux... plus camarade...

EDMOND, souriant.

Et qui dit camarades... dit contemporains.

MAX.

Ah! par exemple!

EDMOND.

C'est entendu, mon oncle, je... dorénavant je te... (S'interrompant.) Eh bien! non! je ne puis prendre sur moi de vous obéir... Je vous appellerai Lauzun, don Juan, mauvais sujet, si cela vous convient...

MAX.

Grand merci!

EDMOND.

Mais pour le surplus...

MAX *.

Allons, comme tu voudras... Où sont ces dames?

EDMOND.

Je ne sais.

MAX.

Tu n'as vu personne au jardin?

* Max, Edmond.

EDMOND.

Je ne suis pas sorti depuis le déjeuner.

MAX.

Je t'admire vraiment !

EDMOND.

Vous êtes bien bon.

MAX.

Tu es d'un calme... tu restes là...

EDMOND.

Eh ! pourquoi pas?

MAX.

Parce qu'à ton âge, j'aurais passé dix fois déjà sous les fenêtres...

EDMOND, riant.

De votre belle?

MAX.

Ah ! c'est qu'alors j'avais de l'élan, de la passion, de la jeunesse...

EDMOND.

Vous en avez encore, morbleu !

MAX.

Mais certainement, et, sans me flatter, mon cher, je suis peut-être plus jeune que toi.

EDMOND.

C'est bien possible !

MAX.

Hé ! hé !

EDMOND.

Puisqu'on n'a jamais pu savoir votre âge.

MAX, s'asseyant sur le canapé.

Mon âge...

EDMOND.

Je ne vous le demande pas, mon oncle, c'est votre affaire et celle de madame de Courval ; car, dans quelques jours, le tour sera fait : nous serons enrôlés tous deux dans la grande confrérie des époux... Avouez que j'eus une excellente idée quand je vous présentai, il y a six mois...

MAX.

A madame de Courval? assurément.

EDMOND, *s'asseyant.*

C'était d'ailleurs bien indiqué. Ma future...

MAX.

Ta charmante future...

EDMOND.

Ma charmante future ayant une tante...

MAX.

Une charmante tante...

EDMOND.

Pardon, j'oubliais que vous trouvez toutes les femmes charmantes...

MAX.

C'est un peu vrai.

EDMOND.

Donc, ma charmante future ayant une charmante tante, veuve...

MAX.

Et ton oncle étant libre, tu as compris qu'il serait assez délicat d'assurer son bonheur en même temps que le tien.

EDMOND.

Je l'ai compris.

MAX.

Longtemps le mariage ne fut pas dans mes goûts...

EDMOND.

Parbleu ! quand on a quarante mille livres de rente !

MAX.

Bah! est-ce que si, par hasard, tu possédais une semblable fortune, tu hésiterais ?...

EDMOND.

Oh! non, mon oncle. J'aime Claire, je l'aime de cœur, et vous prie de croire que l'intérêt n'entre en aucune façon dans mes calculs ; mais cependant il faut convenir que la fortune n'a jamais été un obstacle, et madame de Courval est, savez-vous, très-bien posée !... Maison de ville et de campagne, relations de choix, grande existence... vous verrez son hôtel des Champs-Élysées, ses écuries, ses chevaux, ses équipages... quel luxe ! quelle tenue! Vous trouverez chez elle à faire la partie, la grande partie du club... Beaux joueurs, bons cuisiniers, excellents vins... Ah ! c'est une femme très-séduisante... Et dire que vous allez me devoir tout cela, vous, un oncle à succession !... Ce que je fais là est bien contraire à mes principes. Vous êtes heureux !

MAX, se levant.

Plains-toi donc, toi, qui vas épouser une belle jeune fille de dix-sept ans, gracieuse, aimable, bonne musicienne, ayant de l'esprit, de l'instruction...

EDMOND.

Oh! l'instruction !...

MAX.

N'est pas non plus dans tes principes?

EDMOND.

Pour une femme non! Je trouve cela fort inutile. Claire est assez gentille assurément...

MAX.

Assez?... C'est-à-dire qu'elle est ravissante !

EDMOND.

Ne vous enflammez pas, mon oncle.

MAX.

Chut! voici ces dames.

SCÈNE IV

EDMOND, MAX, MADAME DE COURVAL, CLAIRE.

MADAME DE COURVAL, entrant par le fond avec Claire*.

Eh bien! messieurs, je ne m'étais pas trompée, c'est demain la fête patronale de Fontanat, petit village près de Clermont, et l'on nous invite tous à venir dîner au château.

EDMOND.

Comment, madame, vous avez le projet de...

MADAME DE COURVAL.

Claire y tient absolument.

MAX.

Mademoiselle a bien raison.

CLAIRE.

N'est-ce pas, monsieur?

MAX.

Rien de plus divertissant qu'une fête champêtre, ici surtout, en pleine Auvergne. C'est adorable!

EDMOND.

C'est mortellement ennuyeux!

MAX, à Claire.

Nous partirons de bonne heure, en char-à-bancs; nous visiterons les grottes de Royat, nous déjeunerons sur l'herbe, nous verrons danser des bourrées et nous jouerons aux bagues.

* Max, Claire, madame de Courval, Edmond.

CLAIRE.

J'aime beaucoup ce jeu-là.

EDMOND.

Il me donne le mal de mer.

CLAIRE.

Vous n'êtes jamais content de rien. Ma tante, quelle robe mettrez-vous?

MADAME DE COURVAL.

Une robe demi-habillée.

CLAIRE.

Je mettrai, moi, ma robe bleue.

MAX.

Oh! le bleu... c'est délicieux!... vous ne pouviez pas mieux choisir.

CLAIRE.

Cette robe vous plaît?

MAX.

Extrêmement.

CLAIRE.

Elle est bien simple; mais si j'avais quelques roses blanches, je m'arrangerais pour demain, un amour de petite toilette...

EDMOND.

Des roses blanches? une fleur lymphatique!

CLAIRE.

C'est ma fleur de prédilection.

EDMOND, à part.

Ah!

CLAIRE.

Malheureusement, il n'y en a plus une seule ici.

MAX.

En cherchant bien...

CLAIRE.

Pas une.

MAX, à part et avec intention.

Oh! oh!

CLAIRE.

Est-ce désolant? car, vous verrez, ces dames sont très-élégantes au château, et si l'on danse, comme je l'espère, je compte sur vous, monsieur Max, pour me servir de cavalier, puisque M. Edmond ne danse jamais.

MAX.

Je vous engage pour la première, et beaucoup d'autres, mademoiselle.

CLAIRE.

Bien volontiers.

MADAME DE COURVAL, à part.

Ils sont toujours à bavarder! (Haut.) Monsieur de Richebourg?

MAX, se rapprochant de madame de Courval qui est allée s'asseoir à droite.

Madame...

MADAME DE COURVAL.

Venez donc un peu.

MAX *.

Je suis à vos ordres.

EDMOND, à Claire, en s'asseyant auprès d'elle.

Et le pays que nous allons visiter demain, est-il pittoresque?

CLAIRE.

Très-pittoresque. Vous aimez la belle nature?

EDMOND.

Ma foi, non : je vous demande cela, à cause de mon oncle, un artiste.

* Claire, Edmond, Max, madame de Courval.

CLAIRE.

En effet, il peint?

EDMOND, ironiquement.

Oui... oui... à l'huile.

CLAIRE.

Des tableaux remarquables, dit-on?

EDMOND.

Oh! très-remarquables : ils sont énormes.

CLAIRE.

Mais comme valeur?... hein!... les avis sont partagés?

EDMOND.

Du tout, on ne leur en accorde généralement aucune.

MADAME DE COURVAL, à Max.

C'est donc le lilas que vous préférez?

MAX.

La couleur que je préfère, madame, est toujours celle que vous portez.

MADAME DE COURVAL.

En êtes-vous sûr : car le bleu vous plaît aussi, à ce qu'il paraît?

MAX.

Je l'aime... c'est vrai!... (S'élançant vers la porte du fond.) Oh! oh!... mademoiselle, admirez un peu cet effet de soleil!

MADAME DE COURVAL, venant à Edmond.

Il m'a fait peur avec ses cris!

EDMOND.

Il faudra bien vous y habituer.

CLAIRE, à Max.

Magnifique!

EDMOND, ironiquement et sans regarder *.

Fort curieux!... fort curieux!

CLAIRE.

Votre bras, monsieur Edmond.

EDMOND.

Mademoiselle... nous allons?...

CLAIRE.

Faire une promenade dans la montagne.

EDMOND.

Par cette chaleur sénégalienne?

MAX.

Te voilà bien à plaindre.

EDMOND.

Je ne refuse pas d'accompagner mademoiselle.

MAX.

C'est fort heureux!

EDMOND.

Mais je goûte peu les montagnes; ça m'essouffle et ça m'étouffe.

MAX.

Pauvre garçon!

CLAIRE.

Venez-vous, monsieur de Richebourg?

MAX.

Comment, mademoiselle, vous m'invitez?...

CLAIRE.

Certainement, et si je ne craignais pas d'être indiscrète en insistant...

MADAME DE COURVAL, à part.

Elle commence à m'impatienter.

* Madame de Courval, Edmond, Claire, Max.

MAX, à madame de Courval.

Si madame veut bien le permettre, je serai trop heureux...

MADAME DE COURVAL, à part.

A merveille! (Haut.) Je ne vous retiens pas, monsieur.

EDMOND, à madame de Courval.

Vous allez rester seule?

MADAME DE COURVAL.

Il paraît... mais cela se trouve bien, car mon beau-frère devant arriver ce soir, je puis, à chaque instant, avoir des ordres à donner.

CLAIRE, venant l'embrasser.

Adieu, ma tante!

MADAME DE COURVAL.

Adieu. (Baissant la voix.) Je ne suis pas très-contente de toi.

CLAIRE.

De moi, ma tante?

MADAME DE COURVAL, de même.

Je t'en dirai peut-être plus long en temps et lieu.

Max, Claire et Edmond sortent ensemble par le fond.

SCÈNE V

MADAME DE COURVAL, seule.

Je ne suis pas susceptible outre mesure, cependant il y a une limite... Ces petites filles sont étonnantes; parce qu'on veut bien s'occuper d'elles par complaisance, elles s'imaginent que tous les hommages leur sont dus... Mais aussi, c'est la faute de M. de Richebourg, il est pour Claire... trop complaisant.

SCÈNE VI

MADAME DE COURVAL, BAPTISTE, puis PERRICHON.

BAPTISTE, du fond.

Madame, c'est M. Perrichon.

MADAME DE COURVAL, se levant.

Mon frère? déjà!... faites-le entrer.

BAPTISTE.

Par ici, monsieur Perrichon, par ici.

PERRICHON, entrant *.

Enfin! m'y voilà!... Ah! bonjour, ma sœur!

Il l'embrasse.

MADAME DE COURVAL.

Quelle aimable surprise! Je ne vous attendais que ce soir.

PERRICHON.

Laissez-moi vous embrasser encore (Il l'embrasse.) sur l'autre joue; c'est cela!...**(Donnant son sac de voyage au domestique). Ça va bien, Baptiste? et ta femme, et tes enfants?...

BAPTISTE.

Très-bien, monsieur, merci.

Il sort à droite.

MADAME DE COURVAL.

Vous arrivez à pied?

PERRICHON.

L'omnibus était plein; pas de voitures...

MADAME DE COURVAL.

Vous devez avoir besoin de vous reposer.

* Perrichon, madame de Courval, Baptiste, au fond.
** Madame de Courval, Perrichon.

PERRICHON.

Je suis rompu.

MADAME DE COURVAL.

Asseyez-vous donc.

PERRICHON.

Volontiers.

Ils s'asseyent sur le canapé.

MADAME DE COURVAL.

Et vos effets ?

PERRICHON.

Ils sont restés au bureau des messageries, à Clermont.

MADAME DE COURVAL.

Arthur ira les chercher... (*Au domestique qui traverse le salon.*) Baptiste ! dites à Arthur d'atteler la carriole.

BAPTISTE, *sortant.*

Oui, madame.

PERRICHON.

Ah ! Arthur est encore à votre service ?

MADAME DE COURVAL.

Oui, je ne sais si je dois m'en féliciter.

PERRICHON.

Pourquoi pas ? Il est peut-être un peu sans gêne, un peu ivrogne, mais brave garçon.

MADAME DE COURVAL.

Et vous venez seul ?... ma sœur ne s'est pas ravisée ?

PERRICHON.

Mon Dieu ! non... Dans ce moment, elle ne peut guère quitter Lodève... j'ai des commandes considérables. Ma fabrique de draps va très bien ; j'habille la troupe à vingt-trois centimes de rabais ; affaire superbe !... J'occupe plus de deux cents ouvriers, et quand je m'absente, vous comprenez, je suis bien aise

qu'Élisa reste à la maison... Ah! c'est que madame Perrichon... deux cents hommes ne lui font pas peur, non vraiment... c'est une maîtresse femme!... Mais, parlons de vous, s'il vous plaît. J'ai reçu, ma chère Hortense, la lettre par laquelle vous m'annoncez deux grandes nouvelles, deux mariages...

MADAME DE COURVAL.

En effet...

PERRICHON.

Comme chef, dites-vous, de la famille, vous désirez me consulter; et moi je viens tout simplement, ma chère amie, pour vous offrir mes compliments.

MADAME DE COURVAL.

Vous ne savez pas...

PERRICHON.

Oh! je connais votre sagesse, votre raison, et suis bien persuadé que vous avez fait deux choix excellents. L'un des élus, m'écrivez-vous, s'appelle Edmond d'Hauterive, il a de vingt-cinq à vingt-six ans et est associé d'agent de change... métier facile et lucratif... à la bonne heure!... Tant mieux pour Claire et pour lui si, comme la plupart des jeunes gens de cette époque, ils aiment le luxe, le confortable...

MADAME DE COURVAL.

Ce qui n'empêche pas d'avoir de l'ordre.

PERRICHON.

Ni quelquefois même d'être avare. Quant à l'autre, votre prétendu... (célibataire attardé), il se nomme de Richebourg, il possède une belle fortune... bravo! dont il dépense honorablement les revenus... mieux encore! et puis, ajoutez-vous, il aime les arts et les cultive... soit, puisqu'il n'a pas besoin de s'occuper d'affaires sérieuses. Rapports d'âge et de position; tout cela me paraît fort bien... Mais, attendez donc... j'ai connu autrefois un de Richebourg, assez lourd de corps et d'esprit.

MADAME DE COURVAL, se levant.

Oh! ce n'est pas lui. M. de Richebourg...

PERRICHON*, se levant aussi.

Sans doute... du moment qu'il vous convient, ma chère Hortense, je ne puis admettre... c'est absurde... Et depuis quand connaissez-vous cet heureux mortel?

MADAME DE COURVAL.

Depuis cinq mois environ. Je voyais quelquefois M. d'Hauterive, que j'avais rencontré aux Pyrénées et qui déjà s'occupait un peu de ma nièce. Un soir que nous étions au bal ensemble, qu'il s'était assis près de moi et que je lui faisais, en plaisantant, quelques reproches sur sa paresse et sur son aversion pour la valse, un des plus élégants et des plus intrépides valseurs vint à passer près de nous en lui faisant un signe de tête. — Qui est donc ce monsieur? lui demandai-je. — C'est mon oncle. — Votre oncle? — En personne. — Vous voilà condamné, lui dis-je. — Nullement, madame, M. de Richebourg est un homme d'imagination dont l'inépuisable jeunesse me surprend toujours et m'inquiète parfois. — Ah! — Heureusement que j'ai l'œil sur lui.

PERRICHON.

Tiens, tiens, tiens...

MADAME DE COURVAL.

Plus tard, M. d'Hauterive m'annonça qu'ayant formé le projet de marier son oncle, il avait pensé que peut-être... s'il ne me convenait pas de rester veuve...

PERRICHON.

Je sais le reste, ma chère Hortense,... il vous le présenta...

MADAME DE COURVAL.

Le lendemain...

PERRICHON.

Et M. de Richebourg vous plut?

* Perrichon, madame de Courval.

MADAME DE COURVAL.

Beaucoup.

PERRICHON.

C'est à merveille! Il eût été sans doute plus régulier que le plus âgé patronnât le plus jeune, mais j'ai ouï dire que l'on a changé tout cela et que les neveux d'à présent tiennent assez volontiers l'emploi des oncles d'autrefois. Le progrès le veut peut-être ainsi. De toute manière, ma bonne amie, la conduite de M. d'Hauterive, en cette circonstance, de M. d'Hauterive, heritier présomptif, me donne de son caractère une opinion tout à fait avantageuse.

MADAME DE COURVAL.

Je suis certaine que votre estime pour M. de Richebourg ne sera pas moindre.

PERRICHON.

Comment donc!..... un oncle qui danse!..... devant son neveu !... c'est l'indice d'un bon naturel; et sans connaître M. de Richebourg, je me sens porté à lui accorder toute ma confiance, toute mon affection.

MADAME DE COURVAL.

Cher frère !

PERRICHON.

Si vous me présentiez ces messieurs ?

MADAME DE COURVAL.

Ils sont à la promenade.

PERRICHON*.

En ce cas, si vous voulez bien le permettre, je vais profiter de leur absence pour réparer un peu le désordre de ma toilette.

MADAME DE COURVAL.

Laissez-moi vous conduire.

PERRICHON.

Non, non, restez... je connais les êtres...

* Madame de Courval, Perrichon.

MADAME DE COURVAL.

Au premier étage, à gauche, vous vous rappelez ?

PERRICHON.

Très-bien, très-bien.

Il sort.

MADAME DE COURVAL, regardant par le fond à droite.

Je ne les vois pas! Rentreront-ils?... Courir les champs en plein midi! le beau plaisir!... je gronderai Claire.

SCÈNE VII

EDMOND, MADAME DE COURVAL.

EDMOND, entrant par la gauche *.

Je vous dérange, madame?

MADAME DE COURVAL.

Du tout... j'étais avec mon beau-frère.

EDMOND.

M. Perrichon?

MADAME DE COURVAL.

Qui vient d'arriver et qui est monté chez lui... mais que sont devenus vos compagnons?

EDMOND.

C'est toute une histoire.

MADAME DE COURVAL.

Hein ?

EDMOND.

Toute une lamentable histoire : je suis en délicatesse avec mademoiselle Claire.

MADAME DE COURVAL.

Parce que?

* Edmond, madame de Courval.

EDMOND.

Parce que je refuse de me rendre aveuglément à ses caprices, à ses fantaisies, parce que je refuse de me laisser traiter en pantin... Tout à l'heure, mademoiselle Claire ne voulait-elle pas m'envoyer au sommet d'une montagne quelconque pour lui chercher je ne sais quel brin d'herbe!

MADAME DE COURVAL.

De sorte que la pauvre enfant a dû se résigner?

EDMOND.

Oh! non, non... mon oncle était là.

MADAME DE COURVAL.

Ah! votre oncle!...

EDMOND.

Qui, aussitôt, avec la noble ardeur que vous lui connaissez, a gravi la côte en se jouant des obstacles, et a rapporté le brin d'herbe en se moquant de mon apathie. Alors, mademoiselle Claire de faire chorus avec l'enragé, de me quitter le bras, sous prétexte que je l'enfumais, et moi de secouer le tout, en reprenant le chemin de la maison.

MADAME DE COURVAL.

Seul?

EDMOND.

Avec mon cigare.

MADAME DE COURVAL.

Comment, ils ne sont pas encore rentrés?

EDMOND.

Non, madame.

MADAME DE COURVAL, remontant au fond.

Ils sont toujours à la promenade?

EDMOND *.

Toujours, toujours.

* Madame de Courval, Edmond.

MADAME DE COURVAL.

Mais c'est absurde!

EDMOND.

A qui le dites-vous.

MADAME DE COURVAL.

Claire, qui ne voulait jamais sortir, qui restait enfermée toute la journée (je l'ai cent fois querellée pour cela), et à présent ce sont des rages de promenade... Ah ! vraiment, je ne la comprends point, ni M. de Richebourg non plus, il est presque aussi enfant qu'elle. Voilà une heure qu'ils sont dehors... cela commence à m'inquiéter...

EDMOND.

Rassurez-vous ; mon oncle veille sur mademoiselle Claire, il est aux petits soins pour elle, porte sa capeline et son ombrelle, l'abrite du vent et du soleil... elle ne court aucun risque, je vous assure.

MADAME DE COURVAL.

Ah ! vous croyez ?

EDMOND.

Aucun, aucun.

MADAME DE COURVAL.

Alors, vous êtes tranquille ?

EDMOND, avec nonchalance.

Tout à fait tranquille.

MADAME DE COURVAL.

Mais il me semble que votre oncle empiète un peu sur votre rôle... et qu'autrefois vous étiez plus galant pour Claire ?

EDMOND.

Je lui faisais la cour, madame.

MADAME DE COURVAL.

Ah !

EDMOND.

Mais aujourd'hui, à la veille d'être son mari...

MADAME DE COURVAL.

Eh bien ?

EDMOND.

Je songe au lendemain, madame, et je tâche de rentrer dans la vie réelle... mademoiselle Claire est fort jolie assurément, je désire lui être agréable, mais enfin, j'ai mes habitudes.

MADAME DE COURVAL.

Il faut se faire des concessions.

EDMOND.

J'en fais beaucoup ; et si mon oncle ne me nuisait à tout moment par ses galanteries à outrance...

MADAME DE COURVAL.

Il est de fait que M. Max est quelquefois d'un empressement...

EDMOND.

D'une exagération, d'une turbulence!... c'est un sylphe! un adolescent! il rajeunit de jour en jour... s'il continue, il faudra le remettre en nourrice !

MADAME DE COURVAL.

Monsieur Edmond... c'est votre oncle... et je dois être bientôt sa femme.

EDMOND.

Pardon, madame... cependant...

MADAME DE COURVAL.

L'unique tort de M. de Richebourg est de se croire trop jeune peut-être... De là des idées inconsidérées, des élans irréfléchis, des aspirations... romanesques... eh bien, je le ramènerai tout doucement sur la terre, au coin d'un bon feu... où il trouvera ses pantoufles bien chaudes, un dîner selon son goût, une femme selon les lois de la raison, selon les préceptes du bonheur véritable,... une femme attentive, prévenante, discrète, facile à contenter...

EDMOND.

Voilà mon programme!

MADAME DE COURVAL.

Une femme qui le verra sortir sans mauvaise humeur et rentrer avec joie...

EDMOND.

Voilà !

MADAME DE COURVAL.

Jamais d'interrogatoire injurieux, de questions suspectes...

EDMOND.

Voilà! voilà !... mais je ne demande pas autre chose... Ah ! madame, si vous étiez assez bonne pour aider mademoiselle Claire de vos conseils...

MADAME DE COURVAL.

Elle ne m'entendrait pas.

EDMOND, s'asseyant d'un air découragé et allongeant ses pieds sur une chaise en tapisserie.

C'est particulier !... alors il faudra que je passe plusieurs années de ma vie à la former... à souffrir...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MAX, CLAIRE.

MADAME DE COURVAL, apercevant Max et Claire.

Arrivez donc !

CLAIRE.

Nous voilà! ma tante, nous voilà. (Apercevant Edmond.) Ah! regardez un peu!... une chaise que j'ai brodée!

MADAME DE COURVAL, ironiquement.

C'est affreux !

EDMOND.

Un instant de distraction, mademoiselle.

CLAIRE *.

C'est ce dont je me plains.

EDMOND, à part.

Encore un grief!

CLAIRE.

Je crains d'avoir abusé de votre complaisance, monsieur Max... vous devez être fatigué?

MAX.

Pas le moins du monde, mademoiselle... prêt à recommencer.

EDMOND.

Quel jarret!

MADAME DE COURVAL, à Max.

Il paraît que vous vous êtes couvert de gloire.

CLAIRE **.

Et ce n'est pas tout, ma tante; monsieur, ce que j'ignorais encore il n'y a qu'un instant, monsieur a eu la bonté d'aller ce matin jusqu'à Clermont pour m'acheter l'*Aveu*.

MADAME DE COURVAL.

L'*Aveu*?

CLAIRE, avec intention.

Oui, une romance que je désirais...

MADAME DE COURVAL, de même.

Et quand tu désires quelque chose... (A Max.) Vous la gâtez?

MAX.

Moi, madame?

CLAIRE, naïvement.

Oh! oui, un peu... c'est si bon d'être un peu gâtée. (A Edmond.) Cela ne vous fait pas rougir?

* Claire, Max, madame de Courval, Edmond.
** Claire, Edmond, Max, madame de Courval.

EDMOND.

Pourquoi rougirais-je? mon oncle a sa manière... j'ai la mienne.

CLAIRE.

Vous feriez bien de le choisir pour modèle.

EDMOND, *piqué.*

Je tiens fort peu à lui ressembler.

CLAIRE.

Vous avez tort.

EDMOND.

Chacun son goût.

SCÈNE IX

LES MÊMES, ARTHUR *.

ARTHUR, *entrant par le fond.*

Pardon !... excuse !... pour lors, madame, si vous avez des commissions, je m'en vas à la ville chercher la malle à m'sieu Perrichon ?

MAX, *à madame de Courval.*

Est-ce que votre frère est ici ?

MADAME DE COURVAL.

Oui, vous le verrez plus tard.

EDMOND, *ironiquement.*

M. Perrichon est allé mettre une fleur dans ses cheveux. (*Mouvement de madame de Courval.*) Cela se dit.

MAX.

Perrichon... je me souviens d'un certain Perrichon... assez bien fait... joli garçon...

* Claire, Edmond, Arthur, Max, madame de Courval.

ARTHUR.

Bien sûr que c'est pas l' même, allez... n'ot' Perrichon, à nous, est un homme puissant, riche à millions...

MADAME DE COURVAL, à Arthur.

Que dis-tu ?

ARTHUR.

J' dis que m'sieu Perrichon a gagné son pesant d'or.

EDMOND.

Eh bien ! en ce cas, tu pourras t'adresser à lui.

ARTHUR.

Plait-y, m'sieu ?

EDMOND.

Pour ta dot.

ARTHUR.

Fameuse idée !

CLAIRE, à Edmond.

Hein ?

EDMOND.

Est-ce que vous ne savez pas que le bel Arthur éprouve le besoin de perpétuer sa race ?

MAX.

Non.

EDMOND.

Il l'éprouve, et sollicite la main de la veuve à Lucas.

ARTHUR.

Tout d' même, faut bien profiter d' sa jeunesse.

CLAIRE, à Edmond.

Quel mal y voyez-vous ?

EDMOND.

Il n'a pas un rouge liard au soleil.

CLAIRE *.

Qu'à cela ne tienne, nous lui ferons un cadeau de noces.

EDMOND.

Moi ! par exemple ! n'y comptez pas.

ARTHUR, à part.

Est-y chiche !

MAX.

Edmond...?

EDMOND.

Mais non, mon oncle. Il ne me convient pas d'encourager les sottises.

CLAIRE.

Ah !

EDMOND.

Épouser une grue ?

ARTHUR.

Une grue !... elle a queuque chose dans l'œil...

EDMOND.

Triple idiot !

MAX, bas à Edmond.

Lorsque mademoiselle désire...

EDMOND, de même.

Laissons-lui quelque chose à désirer...

MAX, bas à Arthur, le tirant à l'écart.

Tiens, mon garçon, prends ceci, et marie-toi.

ARTHUR.

Deux billets d' mille !... ah ! m'sieu c'est beau, c'est bien c' que vous faites là... madame s'ra heureuse avec vous!

* Edmond, Max, Arthur, Claire, madame de Courval.

CLAIRE, à part.

Oh! oui!

MADAME DE COURVAL, de même.

Je n'en sais rien!

EDMOND, de même.

Il est toujours à se faire valoir à mes dépens!

ARTHUR, saluant.

Messieurs, mesdames et la compagnie... (à part.) J' vas compter ma chance à Célémise, et puis, en route pour Clermont.

Il sort en remerciant Max.

EDMOND, à part.

Il m'agace un peu, mon cher oncle.

SCÈNE X

LES MÊMES*, moins ARTHUR.

CLAIRE, à Max.

Si nous essayions notre romance?

EDMOND, à part.

Allons, bon!

MAX.

Je l'ai fait porter chez vous, mademoiselle... Je ne puis monter, mais Edmond...

EDMOND.

Qui a des droits superbes, et les romances en horreur...

CLAIRE.

Vous n'aimez pas la musique?

* Edmond, Max, Claire, madame de Courval.

EDMOND.

Pardon, j'aime une certaine musique.

CLAIRE.

La musique religieuse?... militaire?

EDMOND.

Non, mademoiselle, non,... celle qu'on fait aux Folies-Marigny.

CLAIRE.

Aux Folies-Marigny... Je ne connais pas.

MAX.

Un affreux petit théâtre!

EDMOND.

Affreux!... Vous n'avez donc pas vu : *Bu,.. qui s'avance?*

MADAME DE COURVAL.

Qu'est-ce que c'est que ça?

EDMOND.

Ça?... c'est tout bonnement la plus jolie pièce qui ait été jouée à Paris depuis dix ans.

MAX.

Quelle gageure!

EDMOND, à Claire.

Vous verrez, mademoiselle.

CLAIRE.

Ah! vous me conduirez au théâtre des Folies-Marigny?

MAX.

Comme complément d'éducation!

EDMOND.

Pourquoi pas?

MAX.

Si tu parlais de l'Opéra... des Italiens... des Français?...

EDMOND.

Ah! aïe! aïe!... Je crois, Dieu me pardonne! que je me résignerais plutôt à aller au bal que de subir *Don Giovani*, le *Misanthrope* ou les *Huguenots*.

CLAIRE.

Vraiment?

EDMOND.

Et notez que, depuis que j'ai l'âge de raison, je fuis le bal comme on fuit la peste, un méchant cigare, un mauvais dîner.

MAX.

Sybarite!

CLAIRE.

Mais c'est horrible, ce que vous dites là!

EDMOND.

Cela peut paraître ainsi au premier abord, mademoiselle; mais, l'expérience aidant, on reconnait bien vite que les théâtres sérieux et les œuvres magistrales, comme ils les appellent, au lieu d'être un délassement, deviennent une fatigue...

CLAIRE.

J'avais cependant l'espoir...

MAX.

De grâce, mademoiselle, ne vous laissez point abuser par de tels discours.

MADAME DE COURVAL.

M. Edmond plaisante.

MAX.

Mon neveu se calomnie.

EDMOND.

Permettez...

MAX.

A l'entendre, on supposerait volontiers qu'il touche à la soixantaine... il marche sur vingt-cinq ans! On supposerait

qu'il est usé, blasé, désenchanté; mensonge que tout cela ! Il a les sensations vives, l'âme ardente, le cœur généreux, et quand il sera votre mari, il aimera la danse, n'en doutez pas, il aimera les grandes et belles pages de la littérature française, les grandes et belles compositions de l'art musical.

CLAIRE, avec émotion.

Vous êtes un excellent avocat, monsieur, un avocat bien persuasif... Puisse M. Edmond arriver un jour à partager vos convictions, vos sentiments, et je n'aurai plus rien à lui reprocher ! Mais, en attendant, il prendrait à tâche de me déplaire qu'il ne réussirait pas mieux.

EDMOND.

Sans chercher à vous déplaire, mademoiselle, il me semble que j'ai bien le droit d'exprimer...

CLAIRE.

Assurément. Avouez, toutefois, qu'il est au moins étrange que vous me contrariiez sans cesse, que vous ne soyez jamais de mon avis, que vous manquiez envers moi de délicatesse, de complaisance.

EDMOND.

Mademoiselle...

CLAIRE.

Je vous en fais juge : hier, je vous demande une romance, (Désignant Max.) c'est monsieur qui va la chercher ! Aujourd'hui, je vous prie de venir en aide à un pauvre garçon à qui je m'intéresse, et c'est votre oncle qui se rend à ma prière !... que sais-je, moi !... Je vous ai dit et répété souvent que l'odeur du tabac m'incommode, et, malgré cela, vous fumez du matin au soir... Maintenant encore, vous avez un cigare à la main et n'attendez sans doute que mon départ pour en user à votre aise; soyez donc satisfait, monsieur, fumez, fumez librement, car je m'éloigne...

MAX, cherchant à la retenir.

Mademoiselle...

MADAME DE COURVAL.

Claire...

CLAIRE.

Non, ma tante... Tout cela me froisse, me blesse, et je ne comprendrai jamais que lorsqu'on aime bien quelqu'un, on ne sache pas lui faire un sacrifice.

EDMOND.

Mais, mademoiselle, tout le monde fume.

CLAIRE.

Je n'épouse pas tout le monde, monsieur.

MADAME DE COURVAL, à Edmond.

Voùs oubliez que vous avez affaire à une enfant... elle est piquée...

MAX.

Cela se conçoit.

EDMOND, à mi-voix.

Elle se dépiquera.

CLAIRE.

Ah! qu'ai-je entendu?

Elle sort très-vivement.

MAX.

Mademoiselle...

SCÈNE XI

MAX, EDMOND, MADAME DE COURVAL *.

MAX.

Il faut convenir que tu es un triste personnage.

EDMOND.

Hé!

* Madame de Courval, Max, Edmond.

MAX.

Affliger ainsi une pauvre jeune fille... l'insulter !...

EDMOND.

Je n'ai pas insulté mademoiselle Claire.

MAX.

Mais dans quel monde vis-tu donc, que tu ne saches même plus définir le sens et la valeur des mots?... que tu ne comprennes pas tout ce que demande de ménagements, d'attentions délicates, une jeune fille bien élevée qui a droit à tous les égards?

MADAME DE COURVAL.

Allons, allons, monsieur de Richebourg, Claire a été trop susceptible.

MAX.

Et vous, madame, pardonnez-moi de vous le dire, vous êtes parfois trop indulgente pour mon neveu, ce qui peut-être l'autorise à se permettre certaines licences que les femmes proscrivaient jadis et qu'elles encouragent aujourd'hui. — Voyez aussi de quelle façon ces messieurs en usent à présent! Ont-ils pour vous ces empressements, ces enthousiasmes que vous inspiriez autrefois ? Voit-on l'un d'eux s'engager dans une intrigue piquante, mystérieuse, hérissée de périls et de difficultés, coupable même, je vous l'accorde, mais chevaleresque et passionnée? .. non vraiment!... Les voit-on faire une concession, un sacrifice? Fi donc! Où la gêne commence, le plaisir cesse. Ce qu'il faut à ces jeunes gens-là, c'est une femme bon garçon qui les autorise à prendre avec elle les allures cavalières du monde interlope, et leur permette de se conduire dans son salon, comme ils ont coutume de le faire au cercle.

EDMOND *, assis près de la table.

Le cercle est composé...

* Madame de Courval, assise sur le canapé.

MAX.

De personnes très-recommandables, sans doute, mais aussi de petits messieurs railleurs, impertinents...

EDMOND.

Mon oncle !

MAX.

Tiens... il y a quelques mois, lorsque tu me menas dîner avec ceux que tu appelles tes amis, comment m'ont-ils reçu ?

EDMOND.

Mais il me semble...

MAX.

Ils m'ont reçu avec une froideur voisine du mépris, ne m'adressant jamais la parole, répondant à peine à mes questions, me traitant enfin comme s'ils eussent été d'une essence supérieure à la mienne... Ils vous ont des airs de marquis... Je les vois encore, les mains dans les poches, le lorgnon dans l'œil, le chapeau sur la tête, comme toi maintenant... Puis, en entrant dans la salle à manger, je vois encore un blanc-bec disputer le pas à un vieillard; je le vois encore s'asseoir à la meilleure place et choisir les meilleurs morceaux... c'est scandaleux !

EDMOND.

L'usage...

MAX.

Cet usage... ou plutôt ce défaut d'usage, rend les hommes égoïstes, indépendants, cyniques, et si c'est là ce qu'on nomme aujourd'hui l'élégance et les belles manières, je suis heureux, je te l'avoue, de ne pas appartenir à cette détestable école !

EDMOND, se levant avec impatience.

Vous parlez comme un livre de morale.

MAX.

Ah ! ma morale est bien douce et même bien facile, puisque

j'excuse, vous le voyez, les fautes et les passions de la jeunesse, mais soyez jeunes et passionnés, ou, morbleu ! je ne vous connais plus !

MADAME DE COURVAL.

Vous êtes sévère !

MAX.

Nullement, madame.

EDMOND.

Enfin, mon oncle, qu'avez-vous donc à me reprocher ?

MAX.

Ta manière d'être, ton sans-façon, tes railleries éternelles, tes paradoxes insupportables, et surtout ton indifférence pour une charmante et bonne jeune fille que tu devrais adorer à genoux.

EDMOND.

Mademoiselle Claire ne fait aucuns frais.

MAX.

Ah ! bah !

MADAME DE COURVAL.

C'est un peu vrai.

MAX.

Il faudrait peut-être qu'elle eût pour toi des petits soins et des prévenances ; que ce fût elle qui saisit toutes les occasions de satisfaire tes fantaisies... En un mot, qu'elle te fit la cour ?... Tu trouverais cela probablement plus commode et moins fatigant ?

EDMOND, souriant.

Oui, oui, mon oncle.

MAX.

Cela te fait rire !

EDMOND, de même.

Non, non... oh ! non,... ce n'est pas cela... c'est autre

chose... Mademoiselle Claire avait raison, vous êtes pour elle un avocat...

MADAME DE COURVAL, avec intention.

Très-convaincu...

EDMOND.

Très-éloquent.

MAX.

De grâce, mon cher, épargne-moi tes plaisanteries.

EDMOND.

Je ne plaisante pas, je vous assure... j'admire le feu que vous mettez à la défendre.

MAX.

Je mets du feu, moi ?

MADAME DE COURVAL.

Mais oui, beaucoup.

MAX, avec embarras.

Je mets du feu... c'est incroyable!... je mets du feu... parce que je dis que tu n'as pas pour cette enfant, les procédés, les complaisances, les égards enfin qu'elle mérite.

EDMOND.

Vous ne m'en laissez, pardieu, pas le temps !

MAX.

Moi ?

EDMOND.

Vous êtes toujours à ses côtés; vous papillonnez autour d'elle.

MAX.

Moi ?

EDMOND.

Si elle désire la moindre chose, vous partez tout de suite au galop, et, à moins de courir plus fort, ce qui serait très-ridicule, il est certain que je n'ai plus qu'à rester tranquille...

(S'asseyant en riant, à droite.) et c'est ce que je fais... je me croise les bras.

MAX, se tournant vers madame de Courval.

Oh! c'est très-drôle, effectivement.

MADAME DE COURVAL.

Mais non... c'est vrai.

MAX.

Comment, c'est vrai?... comment, madame, vous me reprochez ce que je fais pour votre nièce?... et toi aussi?... quand c'est pour te servir que je cherche à la consoler de l'abandon où tu la laisses, à la distraire de ta froideur dont elle se plaint. J'ai pour mademoiselle Claire assurément beaucoup d'estime et d'amitié... Je lui porte beaucoup d'intérêt...

EDMOND.

On le voit.

MAX.

Elle est si douce, si sensible aux attentions qu'on a pour elle... car c'est un ange!...

EDMOND.

Prenez garde, vous allez pleurer.

MADAME DE COURVAL.

Mais, en effet... quelle émotion!

MAX.

De l'émotion?... Oh! par exemple!

EDMOND.

Vous êtes ému, c'est évident.

MAX, hors de lui.

Edmond!

EDMOND.

Mon oncle?

MAX.

Edmond! tiens, vois-tu... tu n'es qu'un ingrat!

Il sort vivement par le fond.

SCÈNE XII

EDMOND, MADAME DE COURVAL.

MADAME DE COURVAL, appelant de la porte du fond.

Monsieur Max !

EDMOND, se levant.

Quelle séance !

MADAME DE COURVAL.

Monsieur Max ! (A part.) Il ne m'entend pas.

EDMOND.

Cela devient insupportable... Je ne suis pas fait pour la lutte ; et si c'est là le bonheur qui m'est réservé...

Il s'assied sur le canapé.

MADAME DE COURVAL.

Claire le rejoint... Elle prend son bras... et ils s'éloignent. (A part, en redescendant la scène.) Ce jeune homme aurait-il raison ? Oh ! non, non, c'est impossible !... Et cependant je me sens toute découragée...

Elle s'assied à droite.

EDMOND, après un silence.

Eh bien, madame, que dites-vous de M. de Richebourg ?

MADAME DE COURVAL.

Je n'en dis rien.

EDMOND.

Vous le flattez.

MADAME DE COURVAL, à part.

L'instant serait-il donc venu pour moi de renoncer aux hommages... aux siens ?... déjà !

EDMOND.

Lui qui me reproche d'être froid pour mademoiselle Claire,

je ne vois pas qu'il soit pour vous bien gracieux, bien empressé...

MADAME DE COURVAL, à part.

Non !

EDMOND.

Qu'il se montre bien attentif à vous épargner un chagrin ?

MADAME DE COURVAL, de même.

Que lui importe ?

EDMOND.

Car, tout à l'heure, s'est-il seulement occupé de vous ?...

MADAME DE COURVAL, de même.

Il m'impatiente !

EDMOND.

Et c'est moi qu'il appelle ingrat !

MADAME DE COURVAL, de même.

Finira-t-il ?

EDMOND.

Qu'est-ce qu'il est donc, lui, qui devrait bénir son neveu de lui avoir trouvé une femme bonne et charmante comme vous, madame...

MADAME DE COURVAL, haut.

Comme moi ?

EDMOND.

Ayant tout ce qu'il faut pour plaire...

MADAME DE COURVAL.

Ah !

EDMOND.

Fortune, beauté...

MADAME DE COURVAL, à part.

Vraiment. (Haut, avec coquetterie.) Mais approchez-vous donc, monsieur Edmond.

EDMOND.

Très-volontiers, madame, très-volontiers.

Il prend une chaise et s'approche de madame de Courval.

MADAME DE COURVAL.

Nous avions l'air de nous bouder... et nous sommes pourtan t bons amis... n'est-ce pas?

EDMOND.

Sans doute... (A part.) A la bonne heure! Voilà une femme avec qui l'on peut causer.

MADAME DE COURVAL.

Je n'ai pas très-bien entendu... Vous disiez?

EDMOND.

Je disais, madame...

MADAME DE COURVAL.

Approchez-vous...

EDMOND, rapprochant un peu sa chaise.

Je parlais de votre beauté...

MADAME DE COURVAL.

Ah! oui... de loin.

EDMOND.

De près, madame, j'en pourrais parler encore mieux.

MADAME DE COURVAL, à part.

Ce bon jeune homme, il me rassure...

EDMOND, à part.

Elle est fort bien!... fort bien! fort bien!

MADAME DE COURVAL.

Vous êtes flatteur, monsieur Edmond!

EDMOND.

Ce n'est pas là ce qu'on me reproche; je n'ai jamais su faire un compliment.

MADAME DE COURVAL.

Que faites-vous donc ?

EDMOND.

Je répète ce que j'entends dire.

MADAME DE COURVAL.

Pas à votre oncle.

EDMOND.

Oh ! oh ! mon oncle... n'en parlons pas, je vous en prie.

MADAME DE COURVAL.

Vous lui en voulez donc beaucoup?

EDMOND.

Beaucoup.

MADAME DE COURVAL.

Pourquoi ?

EDMOND.

J'ai mes motifs.

MADAME DE COURVAL.

A cause de Claire?

EDMOND.

Oh! mon Dieu, non ! Mademoiselle Claire s'est montrée si indifférente qu'assurément j'aurais grand tort de m'en inquiéter à présent.

MADAME DE COURVAL.

Ah !

EDMOND.

Mais vous, madame, vous si bonne et si bienveillante, vous qui tout à l'heure encore me faisiez, là, un si charmant tableau de l'existence que vous aviez rêvée pour lui?...

MADAME DE COURVAL, à part.

Oh! quelle idée!

EDMOND.

Un vrai paradis conjugal!...

MADAME DE COURVAL, de même.

Et pourquoi pas?

EDMOND.

Je lui en veux, je vous le répète, de vous méconnaître à ce point, et d'apprécier si mal le trésor qu'il va posséder.

MADAME DE COURVAL, à part.

Ah! M. Max, si, à mon tour, je pouvais vous rendre jaloux! (Haut.) Le trésor n'est pas bien précieux.

EDMOND.

Je ne suis pas de votre avis.

MADAME DE COURVAL.

Décidément, vous êtes galant, monsieur Edmond... je ne m'en plains pas, au contraire... c'est bien à vous d'avoir pitié d'une pauvre femme que l'on délaisse, vous le voyez, parce qu'elle n'a pas de coquetterie, qu'elle est toute simple, sans prétentions... (Lui tendant la main.) Oh! oui, c'est bien!

EDMOND, à part en lui donnant la main.

Comme elle me regarde!

MADAME DE COURVAL.

Cela ne m'étonne pas de votre part, car vous êtes bon...

EDMOND.

Très-bon, madame.

MADAME DE COURVAL.

Vous êtes sensible...

EDMOND.

Mais certainement, je suis sensible.

MADAME DE COURVAL.

Et je suis sûr que vous feriez un bon mari.

EDMOND.

Avec une femme comme vous, madame, assurément.

MADAME DE COURVAL.

Claire vaut mieux que moi...

EDMOND.

Je ne trouve pas.

MADAME DE COURVAL.

Elle est aimable...

EDMOND.

Pas autant que vous.

MADAME DE COURVAL.

Elle est jeune...

EDMOND.

Pas autant que...

MADAME DE COURVAL, se levant.

Plaît-il, monsieur?

EDMOND, se levant aussi*.

Je voulais dire qu'elle est trop jeune... beaucoup trop jeune... Est-ce que j'ai besoin d'une jeune fille... moi... d'une jeune fille exigeante et capricieuse?... Ce qu'il me faut, c'est une compagne douce, attentive, une amie dévouée, une maîtresse indulgente... comme vous.

* Madame de Courval, Edmond.

MADAME DE COURVAL.

En vérité ?

EDMOND.

Mais oui, madame, plus je vous vois, plus j'apprécie vos qualités sérieuses, solides... plus je retrouve à vos côtés l'existence comme je la comprends... la seule possible...

MADAME DE COURVAL, *gaiement.*

Eh bien!... alors... marions-nous! puisque nous nous convenons si bien.

EDMOND.

Quoi, madame, vous consentiriez ?...

MADAME DE COURVAL.

Ah çà! monsieur, nous plaisantons, j'espère ?

EDMOND.

Mais non, du tout, je ne plaisante pas.

MADAME DE COURVAL.

Moi, votre femme ?

MAX, *entrant, à part.*

Que disent-ils donc ?

MADAME DE COURVAL, *l'apercevant, à part.*

M. de Richebourg! tant mieux!

SCENE XIII

Les Mêmes, MAX *.

EDMOND, *sans voir Max.*

Eh bien, madame, vous vous taisez?

* Madame de Courval, Edmond, Max au fond.

MADAME DE COURVAL.

Je vous avoue que la surprise... je suis flattée, monsieur Edmond, de toutes les choses gracieuses que vous venez de me dire... vous voulez bien trouver en moi quelques agréments personnels... j'en suis flattée, je vous le répète... et peut-être... si j'étais libre...

MAX, à part.

Ah! bah!

MADAME DE COURVAL.

Mais vous savez, je ne le suis point... j'ai promis... j'ai des engagements...

EDMOND.

Que vous seule respectez ici...

MADAME DE COURVAL, avec intention.

Pardonnez-moi, votre oncle m'aime.

EDMOND.

Mon oncle!

MADAME DE COURVAL.

Il m'aime beaucoup.

EDMOND.

Vous vous trompez.

MADAME DE COURVAL.

Il vous le dira quand vous voudrez.

MAX, feignant d'entrer brusquement.

Hum! hum!

EDMOND.

C'est lui!

MAX, avec embarras.

Madame...

MADAME DE COURVAL.

Monsieur...

MAX, à part.

Il est bon, parfois, d'écouter.

MADAME DE COURVAL, à part.

Il est troublé... j'ai réussi.

MAX.

Excusez-moi d'être entré si brusquement.

MADAME DE COURVAL.

En effet, je ne m'attendais pas...

MAX.

Je suis chargé, mon cher Edmond, d'une mission assez délicate... Je quitte à l'instant mademoiselle Claire, et viens d'avoir, à ton sujet, une assez longue conversation. Elle te reproche plusieurs travers que je t'ai signalés, et, croyant remarquer, surtout, qu'il y a, dit-elle, entre vous deux, antipathie d'humeur et d'habitudes, elle m'a prié de t'annoncer qu'elle reprenait sa liberté... et te rendait aussi la tienne.

EDMOND.

Ah !

MAX.

Oui, mon ami.

EDMOND, à madame de Courval.

Eh bien, voilà qui simplifie les choses !

MADAME DE COURVAL.

Allons donc ! mais c'est impossible, et Claire n'a pas le sens commun... des griefs sans valeur, exagérés, futiles...

MAX.

Je le croyais d'abord, madame... Aussi ai-je fait, comme je le devais, tous mes efforts pour la calmer... mais, d'après certains renseignements... certaines remarques, que j'ai faites

depuis quelque temps, je suis forcé de reconnaître que ses reproches étaient fondés et que l'indifférence de mon neveu avait une cause.

MADAME DE COURVAL.

Laquelle, monsieur?

MAX, avec intention.

Mais, un autre attachement, madame.

MADAME DE COURVAL.

Un autre?

MAX.

Oui, madame, un autre attachement... pour une personne très-estimable assurément... et qui, d'ailleurs, maîtresse d'elle-même, peut disposer, selon son goût, de sa fortune et de sa main.

MADAME DE COURVAL, à part.

Ah! mon Dieu!

MAX.

Car elle est libre, tout à fait libre...

MADAME DE COURVAL, à part.

Il m'abandonne!

MAX.

Et ce n'est pas moi bien certainement qui chercherai à la contraindre.

EDMOND, bas à madame de Courval.

Que vous disais-je?

MADAME DE COURVAL, à part.

Oh! c'est indigne!

CLAIRE, entrant avec précaution, bas à Max.

Eh bien?

MAX, bas à Claire.

C'est fait.

SCÈNE XIV

LES MÊMES. CLAIRE *.

CLAIRE.

Ah! (A Edmond.) Croyez à mes regrets, monsieur.

EDMOND, à Claire, après une pause et en s'inclinant.

Je n'y crois pas, mademoiselle.

MAX.

Edmond!

EDMOND.

Je ne crois même aux regrets d'aucun de nous.

MAX.

Parce que?

EDMOND.

Parce que nous étions sur le point de nous fourvoyer...

MAX.

Je ne comprends pas.

EDMOND.

De nous condamner à un éternel repentir en épousant, vous, (A Max.) la femme que j'aime.

Il désigne madame de Courval.

CLAIRE.

Ah!

EDMOND, désignant Claire.

Et moi, celle dont vous êtes aimé.

* Madame de Courval, Edmond, Max, Claire.

MADAME DE COURVAL.

Hein ?

MAX.

A-t-il perdu l'esprit ?

EDMOND.

Rassurez-vous, mon oncle, je jouis de toutes mes facultés, et, si le bonheur n'oblitère pas les vôtres, regardez un peu mademoiselle Claire, voyez son trouble, son embarras.

MADAME DE COURVAL, à part.

Oui, en effet.

MAX.

Quoi, mademoiselle, il serait vrai ?

CLAIRE, troublée.

Mais... mais... monsieur... je ne sais... je...

EDMOND.

Ne vous gênez donc pas... monsieur de Richebourg est le mari qui vous convient.

CLAIRE, de même.

Ma tante...

EDMOND.

Et madame votre tante, témoin de votre émotion, témoin surtout de la joie mal déguisée de M. de Richebourg...

MADAME DE COURVAL, regardant Max.

Oui... oui...

EDMOND.

Voudra bien, j'en ai l'espoir, exaucer mes vœux, et mettre le comble à ma satisfaction en m'accordant sa main. (Bas à madame de Courval.) Oh ! madame, au nom du ciel, ne me démentez pas !

CLAIRE, avec une joie contenue.

Monsieur Max !

MAX.

Mademoiselle.

CLAIRE, de même.

Monsieur Max... je suis bien heureuse !!

MAX.

Se pourrait-il?

Claire lui tend la main, et il la saisit avec empressement.

MADAME DE COURVAL, à part.

Ils s'aiment !

EDMOND, à madame de Courval.

Vous entendez ?

CLAIRE, naïvement.

Je ne m'en cache pas.

EDMOND.

Vous n'avez pas besoin de le dire.

MADAME DE COURVAL, à part.

Oh! c'est affreux! mais je me vengerai! il me regrettera!

EDMOND.

Eh bien, madame, qui peut vous arrêter encore?

MADAME DE COURVAL, avec dépit.

Plus rien, maintenant, puisque tout le monde est satisfait.

CLAIRE.

Oui, oui, tout le monde!

MADAME DE COURVAL, tendant la main à Edmond.

Alors, je me rends.

EDMOND.

Ah! merci, madame!

MAX, à Claire.

Est-ce un rêve? est-ce une illusion?

EDMOND.

Mais non, mon oncle, tout est réel, tout est logique; chacun de nous est à sa place. (Le désignant ainsi que Claire.) La jeunesse avec la jeunesse. (Se désignant d'abord et ensuite madame de Courval.) Et l'âge mûr avec la raison...

MADAME DE COURVAL, à part.

Oh ! la raison !... Enfin, n'importe, ils l'ont voulu !

EDMOND, à Max.

Vous épousez mademoiselle Claire, et moi...

BAPTISTE, à la porte de droite.

Madame est servie !... et M. Perrichon attend ces dames et ces messieurs dans la salle à manger.

Il disparaît.

MADAME DE COURVAL, avec inquiétude.

Ah ! mon Dieu, et mon frère !

MAX.

Eh bien ?

MADAME DE COURVAL.

Que va-t-il penser ?

CLAIRE.

Il se réjouira avec nous.

MAX.

Sans doute.

MADAME DE COURVAL.

Mais...

EDMOND.

D'ailleurs, cela ne le regarde pas... (A part.) cet excellent Perrichon, de Lodève.

MAX, à madame de Courval.

Vous semblez préoccupée, madame ?

MADAME DE COURVAL.

Je l'avoue.

EDMOND*.

Il n'y a pourtant pas de quoi... vous pourrez dire à M. votre beau-frère...

* Madame de Courval, Max, Edmond, Claire.

MADAME DE COURVAL.

Non, rien... je me récuse...

EDMOND.

Je lui parlerai, moi...

CLAIRE.

Moi aussi...

MAX.

Je me charge de ce soin.

EDMOND.

Il vaut mieux, en effet, que vous portiez la parole.

MADAME DE COURVAL, se dirigeant vers la porte de droite *.

En ce cas, messieurs, allons dîner!... Mon frère attend.

Elle sort.

EDMOND, offrant le bras à Claire.

Sans rancune, mademoiselle.

MAX, l'arrêtant.

Pardon, mon cher. (Il offre son bras à Claire, qui le prend avec empressement.) Tu es le plus jeune.

Ils passent devant Edmond et sortent par la droite.

EDMOND.

Vous ne le pensez pas, mon oncle. (Seul.) Ouf! quelle campagne laborieuse! mais, Dieu merci! je n'ai pas perdu mon temps. Bonne femme! bonne affaire! ménage tranquille! Ah! je crois aussi que je dînerai bien... et quel cigare en sortant de table!

Il sort.

* Max, madame de Courval, Edmond, Claire.

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

CLAIRE, entrant par le fond, en lisant une lettre.

« Tout est bien changé, ma chère Blanche, je viens de rompre avec M. d'Hauterive pour épouser M. Max de Richebourg, son oncle. Son oncle!... ne va pas te laisser effrayer par ce titre imposant... Je ne sais au juste quel âge peut avoir M. de Richebourg; je n'y ai jamais songé; mais je parierais volontiers, qu'entre l'oncle et le neveu la différence doit être à peu près insignifiante. Tu peux donc me féliciter sans arrière-pensée aucune, car l'étrange conduite de M. d'Hauterive m'a guérie, complétement guérie, de l'affection qu'il avait su d'abord m'inspirer. — Adieu, je t'embrasse et t'aime de tout cœur. » (S'asseyant à la table.) — *P. S.* — « Je me suis esquivée pendant le dessert pour t'écrire cette lettre que je tâcherai de jeter à la boîte aujourd'hui même. » (Pliant la lettre et se levant.) Voilà qui est fait! Encore à table... il me tarde d'apprendre comment les choses se sont passées... Ah! les voici...

SCÈNE II

CLAIRE, MAX, PERRICHON, MADAME DE COURVAL *.

PERRICHON, à Max.

Bravo! bravo! vous chantez en véritable artiste!

* Claire, Max, Perrichon, madame de Courval.

CLAIRE.

Qu'y a-t-il ?

PERRICHON.

Tu es partie trop tôt, ma chère Clairette... figure-toi que monsieur vient de nous dire une ronde bachique avec une verve...

MADAME DE COURVAL, ironiquement en s'asseyant à droite.

Et une gaieté...

MAX.

De grâce... monsieur...

PERRICHON.

Ne faites pas le modeste, vous vous en acquittez, ma foi, très-bien, mon cher Richebourg...

CLAIRE, à part.

Son cher!.. Déjà!... il est sans gêne.

PERRICHON.

Vous avez une fort jolie voix, fraîche et vibrante...

MADAME DE COURVAL, à Claire.

Tu as perdu.

MAX, à Perrichon *.

Vous êtes indulgent.

PERRICHON.

Non pas, non pas... je m'y connais, car, à Lodève, je fais partie d'une société philharmonique où nous avons de beaux talents. Je chante aussi à l'occasion (Il tousse.) dans les chœurs.

CLAIRE, bas à sa tante.

Eh bien! sait-il?

* Max, Perrichon, madame de Courval, Claire.

MADAME DE COURVAL, de même.

Non.

CLAIRE, id.

Ah! tant pis!

PERRICHON, après avoir toussé.

Mais en ce moment je ne jouirais pas de tous mes moyens.

MAX, à part, regardant Claire.

Est-elle gentille!

PERRICHON.

Richebourg?

MAX, sans entendre Perrichon.

Et quand je pense qu'elle sera ma femme!

PERRICHON.

Richebourg?

MAX.

Plaît-il?

PERRICHON.

Connaissez-vous un peu Lodève?

MAX.

J'y ai passé.

PERRICHON.

Belle ville, n'est-ce pas?

MAX.

Oui, oui, pas mal...

PERRICHON.

Comment! pas mal!

MAX.

Sans monuments.

PERRICHON.

Et le tribunal?

MAX.

Je ne l'ai pas remarqué.

PERRICHON.

Et nos manufactures de draps... La mienne, surtout... c'est admirable!

MAX.

Je voulais dire que le pays...

PERRICHON.

Que lui trouvez-vous au pays?

MAX.

Je le trouve laid, aride, poudreux... Tout est brûlé...

PERRICHON.

Tout est brûlé?... Nous avons des plantes aquatiques... Avez-vous vu le nénuphar de Vitalis?

MAX.

Non.

PERRICHON.

Si vous n'avez rien vu, mon cher!...

CLAIRE, riant*.

Ah! ah! mon pauvre oncle! (A Max.) quand on n'admire pas son Lodève, on ne se fait pas bien venir de lui, je vous en préviens.

* Max, Claire, Perrichon, madame de Courval.

MAX, riant.

Je l'admirerai, mademoiselle *. (A Perrichon.) J'irai même voir, si vous y tenez, le nénuphar de Vitalis.

PERRICHON.

Riez!... riez!... Les voilà bien, ces Parisiens!... ils ne connaissent rien et se moquent de tout.

MADAME DE COURVAL, à Perrichon.

Comme vous toussez!

PERRICHON.

C'est le cigare de ce jeune homme.

CLAIRE, assise sur le canapé.

Ah! M. Edmond a fumé?

PERRICHON.

Il fume encore, et nous l'avons laissé, au milieu d'un brouillard épais, avec sa demi-tasse et son cognac...

MAX, à part.

Cognac!

PERRICHON.

Qu'il dégustait amoureusement.

MAX, à part.

Ce diable d'homme est-il commun!

PERRICHON.

Charmant garçon d'ailleurs... un peu sceptique peut-être.

MAX, à mi-voix **.

Oh! oui.

* Claire, Max, Perrichon, madame de Courval.
** Claire, Perrichon, Max, madame de Courval.

MADAME DE COURVAL, avec intention.

Vous vous trompez; M. d'Hauterive croit parfaitement à l'affection.

MAX, bas.

A la vôtre.

MADAME DE COURVAL, de même.

Et je crois aussi à la sienne.

MAX, bas.

Je le sais.

PERRICHON, à Claire.

Il me plaît beaucoup, ton prétendu.

CLAIRE.

Mais sa fumée ne vous plaît guère, à ce qu'il paraît ?

PERRICHON.

Il est de fait qu'elle me prend un peu à la gorge... Et, entre nous, il faut convenir que c'est une singulière manie que de s'empester ainsi de tabac. (Offrant une prise à Max.) En usez-vous ?

MAX.

Jamais.

PERRICHON.

Ah ! mon Dieu, quelle indignation ! Vous y viendrez.

CLAIRE, à part.

J'espère que non. (Bas à Max.) Qu'attendez-vous pour lui parler ?

MAX, bas.

Que nous soyons seuls.

CLAIRE, de même.

Ah ! oui, je comprends... (Haut.) Je vais, mon oncle, voir si Arthur est de retour et si vos malles sont arrivées.

PERRICHON.

Tu y trouveras quelques petits cadeaux de tes cousines.

CLAIRE.

Je viens justement d'écrire à Blanche.

PERRICHON.

Ah !

CLAIRE.

Venez-vous, ma tante ? (Bas à madame de Courval.) M. de Richebourg va lui parler.

MADAME DE COURVAL, bas *.

Qu'il se hâte donc ! (A part.) Je voudrais déjà que tout fût fini. (Haut.) C'est bien, je te suis.

PERRICHON.

Vous me laissez ?

CLAIRE.

Avec monsieur, qui a quelque chose à vous dire.

MAX.

Effectivement.

PERRICHON.

Ce cher Richebourg, y a-t-il longtemps que nous nous sommes vus ! et quand je songe que, tout à l'heure, nous nous sommes à peine reconnus...

CLAIRE.

Eh ?

PERRICHON.

C'est que vous êtes tellement changé... en mieux.

MAX, à part.

Je ne lui en dirais pas autant.

* Max, Perrichon, madame de Courval, Claire.

PERRICHON.

Vous étiez gros.

MAX.

Vous étiez mince...

PERRICHON.

Et blond... On m'appelait le joli blond.

CLAIRE.

Vous avez été blond ?

PERRICHON.

Très-blond.

CLAIRE

Vraiment? (A Perrichon.) Ah çà ! mais monsieur n'était donc pas pour vous un étranger ?

MADAME DE COURVAL, se levant.

Ah! oui, c'est juste. Tu ne sais pas que, tout à l'heure, pendant que tu étais ici, ces messieurs ont renoué connaissance ?

CLAIRE.

Non.

PERRICHON.

Nous sommes tous deux d'anciens amis.

CLAIRE, avec joie

Ah!... ah! j'en suis bien aise.

PERRICHON, à Max.

Et quel plaisir de se retrouver !

MAX

Vous êtes trop bon !

PERRICHON.

Vous êtes, vous, trop cérémonieux... moi, je suis tout rond, sans façons, sans... et si j'osais... si je ne craignais de vous déplaire...

MAX.

Eh bien!

PERRICHON.

Eh bien, mon cher, je vous demanderais de nous tutoyer comme autrefois... hein? qu'en dites-vous?

MAX.

Bien volontiers.

PERRICHON.

A la bonne heure! Cela me gênait de te dire vous... Touche donc là, mon vieux camarade... Tu es d'ailleurs de la famille... (Regardant madame de Courval) ou du moins, tu en seras bientôt.

CLAIRE.

Quel bonheur! vous êtes camarades?

PERRICHON.

Au premier degré, mon enfant, puisque cela date du collége.

CLAIRE, avec une extrême surprise.

Du collége?

PERRICHON.

Où nous étions dans la même classe...

MAX, impatienté.

Dans la même classe!...

PERRICHON.

A telles enseignes que j'étais même plus fort que toi. (A Claire.) Il était assez paresseux.

CLAIRE, sérieusement.

Ah!

MAX, avec humeur.

Quelle histoire viens-tu nous conter *?... elle intéresse fort

* Perrichon, Claire, Max, madame de Courval.

peu ces dames... nous les retenons... (Bas à madame de Courval.) Je me charge de tout. Soyez tranquille... et avec lui, rien de plus simple.... Sortez... sortez...

MADAME DE COURVAL, bas à Max.

Je vais prévenir monsieur Edmond que tout est d'accord entre nous. (A part.) Et, puisqu'il m'aime, je l'épouserai... mon parti en est pris maintenant... (A Claire.) Eh bien?... viens-tu?

Elle sort.

CLAIRE, tristement.

Oui, ma tante, oui. (A part, après avoir regardé Max et son oncle, dont la figure a quelques rides et dont les cheveux sont presque blancs.) Dans la même classe!...

Elle sort lentement par le fond.

SCÈNE III

PERRICHON, MAX*.

MAX, à part.

Il avait bien besoin de dire tout cela.

PERRICHON, déboutonnant son gilet.

Ah! ma foi, je ne suis pas fâché de me donner un peu d'air... tu permets?...

MAX.

A ton aise.

PERRICHON, s'asseyant à droite.

Je suis venu à pied depuis Clermont et je commence à m'apercevoir que je n'ai plus mes jambes d'autrefois.

MAX.

Pauvre garçon!

* Perrichon, Max.

PERRICHON.

Eh ! mais, mon cher, je ne me plains pas... je suis encore privilégié... j'ai toujours un bon estomac, de la gaieté, l'ouïe fine... je dors fort bien... il n'y a que la vue qui baisse un peu... Oui, en lisant, il faut que j'éloigne... et toi ?

MAX.

Du tout.

PERRICHON.

J'ai pris le pince-nez numéro vingt. Je trouve cela fort commode... Tu ne t'assieds pas ?

MAX, s'asseyant de l'autre côté de la table.

Si, mon ami. Nous avons d'ailleurs à causer.

PERRICHON *.

Eh bien, voyons, de quoi s'agit-il ?

MAX, avec gravité.

Perrichon ?...

PERRICHON.

Maximilien ?... car je me souviens que tu t'appelles Maximilien de ton petit nom.

MAX.

Je voulais te parler de nos projets...

PERRICHON.

Et me donner des renseignements sur la fortune et la position de ton neveu... Je connais déjà l'une et l'autre par ma belle-sœur.

MAX.

Ah ! madame de Courval...

* Perrichon, Max, assis.

PERRICHON.

Elle apprécie beaucoup monsieur d'Hauterive, qui a, peut-être bien, à première vue, quelques petits travers de son époque...

MAX.

Oui... oui...

PERRICHON.

Mais, qui, au fond, est, à ce qu'il paraît, un brave et digne garçon, n'est-ce pas?

MAX.

Sans doute.

PERRICHON.

De ce côté, je suis donc parfaitement tranquille... Il plait à Claire, Claire lui convient, et puisqu'ils s'aiment... c'est l'essentiel... qu'est-ce que je demande? qu'ils soient heureux, ces chers enfants...

MAX, lui tendant la main.

Bien! c'est très-bien ce que tu dis là.

PERRICHON.

Je ne vois pas trop ce que cela a de bien. C'est naturel, voilà tout.

MAX.

Oui, mais cela prouve aussi... que tu n'as pas de préjugés...

PERRICHON.

Non.

MAX.

De parti pris, comme tant de gens qui n'admettent de mariages possibles que dans le cercle de leurs idées, et n'ambitionnent pour leurs enfants que des alliances mathématiques, sans amour et sans poésie.

PERRICHON.

Ils ont peut-être tort. La poésie dans le mariage je n'en fais pas fi assurément; mais la bonne prose, c'est suffisant va; on peut aussi s'aimer en prose et parfois ça dure plus longtemps.

Il se lève.

MAX, avec solennité.

Perrichon?

PERRICHON, avec bonhomie.

Maximilien?

MAX.

Regarde-moi?

PERRICHON.

Je te regarde.

MAX.

Comment me trouves-tu?

PERRICHON.

Je te trouve fort bien.

MAX.

Vrai?

PERRICHON.

Sans flatterie; et ma belle-sœur n'est pas à plaindre... ni toi non plus... Elle est encore très-agréable... et, à ton âge... (Mouvement de Max.) tu ne pouvais pas mieux rencontrer.

MAX.

Certainement, madame de Courval...

PERRICHON.

Est maintenant une femme raisonnable, rangée, posée... C'est ton affaire...

MAX.

Mon affaire...

PERRICHON.

Elle te tiendra compagnie, fera ton piquet ou ton bezigue et te soignera quand tu seras malade.

MAX, *vivement.*

Pourquoi veux-tu que je sois malade?

PERRICHON.

Je ne le veux pas, mon bon... seulement, nous ne sommes plus jeunes.

MAX.

Parle pour toi.

PERRICHON.

Pour moi, pour toi...

MAX, *avec impatience.*

Que diantre!... mon cher, il me semble que l'on n'est pas vieux à notre âge. La seconde jeunesse commence à peine.

PERRICHON.

Oh! oui... je connais... la seconde jeunesse, la troisième... la quatrième et cœtera et cœtera... système Flourens... nous n'avons pas encore besoin de songer à notre salut, je te l'accorde, je t'accorde même que nous sommes très-bien conservés...

MAX, *à part.*

Nous... c'est flatteur!...

PERRICHON.

Mais enfin, quand on a notre âge...

MAX.

Notre âge... notre âge...

PERRICHON.

Tu dois avoir...

MAX *.

Crie-le bien fort, monte sur les toits, apprends-le à tout l'univers, *urbi et orbi !*... car, vraiment, je ne te comprends pas!... quelle rage as-tu de parler de ton âge à tout propos, et quel plaisir peux-tu trouver à te faire vieux avant le temps?

PERRICHON.

Moi?

MAX.

Sans doute... Vois un peu comme te voilà mis!

PERRICHON.

Un habit neuf.

MAX.

Il est joli!

PERRICHON.

D'excellent drap... tout laine.

MAX.

Oui... oui... tout laine... tes cheveux aussi... ils sont tout blancs!

PERRICHON.

Ce n'est pas ma faute.

MAX.

Ce n'est pas ta faute... C'est très-désagréable pour moi, parce qu'enfin tu dis à tout le monde que nous sommes camarades d'enfance, et qui dit camarades dit contemporains.

PERRICHON.

C'est la vérité.

* Max, Perrichon.

MAX.

Assurément. Mais lorsque nos avantages physiques et la verdeur de nos goûts semblent s'inscrire en faux contre notre acte de naissance, tu m'avoueras qu'il est piquant de trouver sur sa route un contemporain moins favorisé, une espèce de miroir vivant qui nous défigure, qui nous vieillit.

PERRICHON.

Que veux-tu que j'y fasse ?

MAX.

Eh! mordieu!... fais-toi teindre... ou porte perruque... Tu me compromets!

PERRICHON, stupéfait.

Ah! bah!

SCÈNE IV

LES MÊMES, BAPTISTE.

BAPTISTE, à Max, à la porte du fond de droite.

On demande monsieur.

MAX, avec humeur.

Je suis occupé.

BAPTISTE.

Monsieur... c'est Pierre.

MAX *.

Ah! oui, je sais... (A Perrichon.) Pardon, mon ami, pardon de ce mouvement de vivacité que je regrette... mais plus tard... je t'expliquerai. On me fait demander pour une affaire urgente...

* Perrichon, Max, Baptiste.

pressée... je reviens dans un instant... Reste ici... ou plutôt non, monte dans ma chambre... nous serons plus libres...

Il se dirige vers la porte.

PERRICHON.

Comme tu voudras, Maximilien.

MAX.

Maximilien !... appelle-moi Max.

PERRICHON.

Parce que ?

MAX.

Parce que tout le monde m'appelle Max. On m'appelle Max, appelle-moi Max.

PERRICHON.

Je t'appellerai Max, Maximilien.

MAX, à part.

Maximilien !... Que n'est-il resté à Lodève !

Il sort vivement par la droite.

SCÈNE V

PERRICHON, BAPTISTE*.

PERRICHON.

Baptiste ?

BAPTISTE.

Monsieur ?

PERRICHON.

Qui est-ce qui demande M. de Richebourg ?

* Perrichon, Baptiste.

BAPTISTE.

Son domestique qui monte à cheval et va partir.

PERRICHON.

Pour aller?

BAPTISTE.

A Clermont, chercher un bouquet...

PERRICHON.

Un bouquet?...

BAPTISTE.

De roses blanches.

PERRICHON.

Ah!

BAPTISTE.

Il faut que monsieur aime bien madame, car il a dit d'en rapporter un coûte que coûte... Mais c'est un secret!

PERRICHON, souriant.

Oh! je le vois bien.

Baptiste sort.

SCÈNE VI

PERRICHON, seul.

Et c'était là cette affaire urgente... pressée... cette grande affaire!... un bouquet de roses... (Riant.) Ah! ah! ah! pauvre chérubin!... Je le calomniais, il n'a que vingt ans!... et je conçois, il voudrait le faire croire à sa femme... oui... mais c'est là le plus difficile... l'œil d'une veuve... oh! oh!... c'est comme celui d'un vieux soldat... il connait les ruses de l'ennemi.

CLAIRE.

Qu'en pensez-vous ?

PERRICHON.

Je le trouve un peu original.

CLAIRE.

Voilà tout ?

PERRICHON.

Un peu bizarre.

CLAIRE.

Il ne vous a pas parlé de moi ?

PERRICHON.

Non.

CLAIRE, avec surprise.

Ah !

PERRICHON.

Après cela, il avait peut-être l'intention...

CLAIRE, à part.

Il ne sait rien.

PERRICHON.

Mais il m'a quitté brusquement pour une affaire... une affaire grave. Pas un mot de cette fugue, au moins... c'est une surprise qu'il ménage à ta tante...

CLAIRE.

A ma tante ?

PERRICHON.

Car il paraît qu'il en est furieusement épris.

CLAIRE.

Vous croyez ?

PERRICHON.

Très-épris... il en perd la tête... Figure-toi... c'est magnifique!... qu'il envoie exprès à Clermont un homme à cheval pour lui rapporter un bouquet...

CLAIRE.

Vraiment ?

PERRICHON.

De roses blanches... comme c'est virginal !

CLAIRE.

Ah ! des roses blanches ! (A part, avec émotion.) Elles sont pour moi.

PERRICHON.

Si je l'avais su, j'en aurais rapporté de Lodève... elles poussent chez nous comme du chiendent... n'est-il pas vrai que c'est fort drôle?

CLAIRE, à part.

Oh! non, c'est bien ! (Haut, après un silence, en s'appuyant sur l'épaule de son oncle.) Quel âge avez-vous donc, mon oncle?

PERRICHON.

Moi, chère petite!... j'ai quarante-huit ans... mais pourquoi cette question?

CLAIRE.

Je ne sais... On est encore jeune à quarante-huit ans ?

PERRICHON.

Non.

CLAIRE.

On est vieux?

PERRICHON.

On est entre le zist et le zest.

Nouveau silence.

CLAIRE.

Aimez-vous le spectacle?

PERRICHON.

Assez.

CLAIRE.

Et le bal?

PERRICHON.

Pas du tout. J'y allais beaucoup autrefois, au commencement de mon mariage; mais à présent... d'ailleurs, qu'est-ce que j'y ferais, la danse n'est plus de mon âge...

CLAIRE.

Ah!

PERRICHON.

Et depuis que j'ai eu la goutte...

CLAIRE.

La goutte?

PERRICHON.

Oui, un petit accès, un premier avertissement, dont je ne vous ai même pas parlé.

CLAIRE.

Cela va mieux?

PERRICHON.

Cela va bien. Le coffre est bon.

CLAIRE, après un silence.

Vous êtes heureux en ménage?

PERRICHON.

Parfaitement.

CLAIRE.

Ma tante vous aime toujours?

PERRICHON.

Elle a beaucoup d'estime pour moi... beaucoup... beaucoup... beaucoup d'affection aussi... une affection douce, raisonnable, tranquille. (A part.) Dieu merci!

CLAIRE.

Ainsi, vous avez quarante-huit ans ?

PERRICHON.

Sonnés.

CLAIRE, avec embarras.

Et... et.. M. de Richebourg ?

PERRICHON.

Oh! de Richebourg, c'est un jeune homme.

CLAIRE, avec une joie contenue.

Ah!

PERRICHON.

Il ne les aura que dans un mois.

CLAIRE, tristement.

Quarante-huit ans?...

PERRICHON.

Plus bas, chère petite. (Baissant la voix.) Que dis-tu là? S'il t'entendait, je serais perdu!... Figure-toi que tout à l'heure, pour m'être permis de supposer qu'étant nés tous les deux la même année, nous pouvions être du même âge, il m'a fait une telle algarade que je ne m'y frotterai plus maintenant... Quarante-huit ans! c'est bon pour moi!... Il est de fait que Richebourg les porte assez cavalièrement, qu'il a dans les manières une certaine élégance, un certain faux air de jeunessse, qui peut encore à la rigueur faire illusion quelques instants, mais qui, je crois, ne trompe que lui...

CLAIRE.

En vérité ?

PERRICHON.

Parce que, vois-tu, ces vieux garçons... toujours armés de pied en cap, il faut reconnaître qu'ils se défendent plus longtemps que nous... quitte à se rattraper ensuite... car lorsqu'une fois ils se mettent à dégringoler, ils vont d'un train que rien n'arrête.

CLAIRE, *préoccupée.*

Vous pensez donc...?

PERRICHON.

Maximilien n'en est pas encore là.

CLAIRE, *avec surprise.*

Maximilien?

PERRICHON.

Richebourg.

CLAIRE.

On l'appelle Max?

PERRICHON.

Oui, on l'appelle... Tu as raison... Cependant, moi et ceux qui l'ont connu jadis, nous l'appelons Maximilien, de son vrai nom... Mais j'en conviens... Max est plus frais, plus jeune... Et il paraît qu'il tient infiniment à être jeune; c'est niais, puéril, me diras-tu? Mais enfin, puisque ça l'amuse! Laissons-lui donc ce plaisir-là... et quant à toi, ma chère enfant, motus, je t'en supplie... n'aie pas l'air de savoir son âge, et fais semblant d'être sa dupe.

CLAIRE, *à part.*

Sa dupe!

PERRICHON, *remontant.*

Mais j'aperçois M. d'Hauterive... il se promène avec ta tante, bras dessus, bras dessous, et cause de toi probablement.

CLAIRE, à part.

J'en doute.

PERRICHON.

Ils se dirigent de ce côté... Décidément il est gentil, ton prétendu; charmante tournure, visage gracieux.

CLAIRE, regardant à la dérobée.

Il n'est pas mal.

PERRICHON.

Et vois donc comme il est galant avec ta tante?

CLAIRE, à part.

Il ne l'était pas autant pour moi.

PERRICHON.

Ils ont l'air de deux amoureux. Eh bien! j'aime ça... oui, j'aime qu'un jeune homme fasse des frais pour les grands parents.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, EDMOND, MADAME DE COURVAL *.

CLAIRE, avec intention.

Qu'appelez-vous donc les grands parents?

PERRICHON.

Ta tante, parbleu! qui sera celle de ton mari.

MADAME DE COURVAL, bas à Claire

Il ignore donc?

CLAIRE, de même.

Oui, tout.

PERRICHON.

Oh! sa jeune tante! (A part.) Ne nous faisons pas de mau-

* Claire, madame de Courval, Perrichon, Edmond.

vaises affaires. (Haut à madame de Courval.) Sa très-jeune tante... car vous n'aurez, savez-vous bien, que neuf ans de plus que votre neveu... eh! eh!

MADAME DE COURVAL.

Neuf ans!

PERRICHON.

Si je ne me trompe.

MADAME DE COURVAL.

Vous vous trompez.

PERRICHON.

Oh! pas de beaucoup, puisqu'il en a vingt-cinq et vous trente quatre.

MADAME DE COURVAL.

Trente-trois.

PERRICHON.

Pardon... pardon...

EDMOND.

Qu'importe l'âge?

PERRICHON.

Tout le monde n'est pas de votre avis.

EDMOND*.

Ce qui passe avant tout, monsieur, c'est l'indulgence, la complaisance, l'égalité d'humeur, enfin... Car ce sont là des qualités de tous les jours, qui rendent la vie douce et facile, qui peuvent paraître un peu bourgeoises, mais qu'il est sage de préférer à de grands sentiments dont on ne trouve jamais l'emploi.

PERRICHON.

Ne nous échauffons pas, jeune homme : il me semble que

* Les dames s'asseyent sur le canapé.

toutes ces vertus se rencontrent chez ma petite Claire; et de plus, ce qui ne gâte rien, regardez-moi ces beaux grands yeux, cette bouche mignonne, cette jolie taille... regardez-moi enfin cette éblouissante fraîcheur, que l'on n'a plus après vingt ans. (A madame de Courval.) Que voulez-vous, ma chère Hortense, il faut en prendre notre parti, nous n'avons plus cette fraîcheur-là.

MADAME DE COURVAL.

Nous... nous...

PERRICHON, à Edmond.

Voyez donc comme elle est jolie.

EDMOND.

Mademoiselle est fort bien, assurément.

PERRICHON.

Mais oui...

EDMOND, avec ironie.

Il suffit de la voir pour l'admirer.

CLAIRE.

Monsieur Edmond, vous êtes railleur.

EDMOND.

Moi, mademoiselle? je ne trouve pas.

PERRICHON, à madame de Courval.

Qu'ont-ils donc?

MADAME DE COURVAL.

Je ne sais.

MAX, dans la coulisse.

Ah çà! voyons, finiras-tu?

MADAME DE COURVAL.

Qui fait ce bruit?

CLAIRE.

C'est Arthur.

EDMOND.

Et mon jeune oncle.

SCÈNE IX

LES MÊMES, MAX, ARTHUR *.

ARTHUR.

Ah! m'sieu de Richebourg?

MAX, le repoussant.

Ne me touche pas!

ARTHUR.

J' n'oublirai jamais c' trait-là!

MAX.

Allons... c'est bien... en voilà assez... Tu m'as remercié... laisse-moi maintenant.

ARTHUR.

J' veux vous remercier encore une fois.

MAX, à madame de Courval.

Comprenez-vous cet animal qui se cramponne à moi, et me poursuit de ses caresses?

EDMOND.

Il s'est grisé.

ARTHUR.

Je m' suis rafraîchi à la ville... quoi!... et comme un verre d' vin, ça ouvre les idées... pour lors, qu' je m' suis dit : Pourquoi donc est-ce que j' n'irais pas r'mercier mon bienfaiteur... parce qu'enfin... moi, avec vot' dot... mais j' vas m' marier.

* Claire, madame de Courval, Perrichon, Arthur, Max, Edmond.

EDMOND.

Avec la veuve à Lucas?

ARTHUR.

Oh! que non!... j' suis rangé d' çà, d'puis que j' suis riche. (A Edmond.) J'ai suivi vos conseils à vous.

MADAME DE COURVAL, à Arthur.

Quels conseils?

ARTHUR.

Arthur, que m'sieu m'a dit, faut pas prendre femme plus âgée que soi... pas d' veuve surtout, pas d' veuve! Oh! ça, précisément.

MADAME DE COURVAL.

Ah! M. Edmond t'a dit...

EDMOND, bas à Arthur.

Tais-toi, misérable!

MADAME DE COURVAL.

Continue : c'est intéressant.

ARTHUR.

Alors, j' m'étions retourné du côté de la petite... eh bien, la petite qu' est si drôlette, qu'a un nez en l'air, qu'a pas seize ans... un vrai bijou, quoi!... comme mamzelle... sauf son respect.

PERRICHON.

Tu ne perdras pas au change, mon garçon.

ARTHUR.

C'est égal! Célémise avait queuque chose dans l'œil.

CLAIRE.

Elle louche horriblement.

ARTHUR.

Ah! ça me remue tout d' même, ça... Mais la petite est si éveillée, et puis quoi... faut bien profiter d' sa jeunesse.

EDMOND, le repoussant.

Eh ! va-t'en donc, ivrogne!

ARTHUR.

J' fais donc du mal ?

MAX.

Tu nous importunes depuis un quart d'heure...

EDMOND.

Et si tu ne te hâtes pas de sortir, c'est moi qui vais te jeter dehors.

ARTHUR.

Vous êtes vif, m'sieur Edmond... pas endurant... on vous obéit... parce que... Mais tout de même, voyez-vous, la dignité, le citoyen... Oh ! c'est égal, pas d' veuve ! pas d' veuve !... vous me l'avez dit.

Il sort en chancelant par la porte du fond, poussé par Max et Edmond.

SCÈNE X

LES MÊMES, moins ARTHUR.

Claire et madame de Courval se lèvent *.

MADAME DE COURVAL, à Edmond.

Je vous félicite, monsieur, des bons conseils que vous avez donnés à ce garçon.

PERRICHON.

En effet, ils sont excellents.

MADAME DE COURVAL.

Mais peu flatteurs pour les femmes veuves.

* Claire, Max, madame de Courval, Edmond, Perrichon.

EDMOND.

Je vous atteste...

PERRICHON, à Edmond.

Eh! pourquoi donc vous en défendre?

EDMOND.

Pourquoi?... Si cet ivrogne a dit autant de mensonges que de mots.

PERRICHON.

Ta... ta... ta... *in vino veritas.*

EDMOND, à madame de Courval.

Soyez persuadée, madame...

MADAME DE COURVAL.

Je suis persuadée, monsieur, que vous avez pleinement raison...

PERRICHON.

Sans contredit!

MADAME DE COURVAL.

Et que la veuve dont vous parliez avait grand tort d'ajouter foi à des paroles qu'on devait démentir sitôt.

EDMOND.

Madame...

MADAME DE COURVAL.

Elle perd beaucoup, en vérité... et retrouvera difficilement un prétendu aussi aimable... un mari aussi séduisant... La pauvre femme, je la plains bien... mais j'espère qu'elle n'en mourra pas... J'aime à croire qu'elle s'en consolera avec le temps... et même sans lui.

EDMOND.

Au nom du ciel!...

MADAME DE COURVAL.

Quant à ce jeune villageois que vous élevez à votre école, dites-lui, monsieur, que la jeunesse ne comporte point tant de calculs et qu'il se trompe s'il croit en profiter ainsi...

MAX, à part.

Attrape!

EDMOND.

Enfin, madame...

MADAME DE COURVAL.

Restons-en là, je vous prie.

Elle sort part le fond, à droite.

PERRICHON.

Ah çà! mais... à qui en a-t-elle donc? ma chère Hortense?... ma sœur?...

Il sort en courant après elle.

SCÈNE XI

MAX, CLAIRE, EDMOND.

CLAIRE, faisant un pas pour retenir madame de Courval.

Ma tante?...

EDMOND.

Ah! c'est trop fort!... et moi qui me figurais avoir trouvé l'indulgence même! Un persiflage... une ironie... cela commence bien!...

MAX, bas à Edmond.

Encore une qui t'échappe, mon bon!

EDMOND.

Trêve aux railleries, je vous en conjure!... Il est certain que si tout le monde est contre moi...

CLAIRE, à mi-voix, à Edmond *.

Non, pas tout le monde.

EDMOND, vivement.

Plait-il?

MAX.

Puisses-tu, à l'avenir, changer de méthode!... Je te recommande la mienne, mon cher... si elle oblige à quelques petits sacrifices... on en est bien récompensé. (Baisant la main de Claire.) Vois plutôt.

EDMOND, d'une voix émue.

Oui... oui... je vois...

CLAIRE, à part.

Comme il dit cela.

MAX.

Hein ? suis-je heureux ?

EDMOND.

De grâce, mon oncle...

MAX, prenant le bras de Claire.

Mais venez, Claire, car la vue de notre bonheur pourrait lui donner des regrets.

CLAIRE.

Oh! je ne pense pas... (A mi-voix, avec coquetterie.) Il en aime une autre.

EDMOND.

Mademoiselle !

MAX.

Allons consoler madame de Courvall... Adieu, Edmond.

CLAIRE, avec intérêt.

Au revoir, monsieur.

* Edmond, Claire, Max.

MAX, près de la porte, se retournant avec fatuité.

Eh bien! mon neveu, sait-on encore se faire aimer? Au revoir.

Ils sortent.

SCÈNE XII

PERRICHON, EDMOND *.

PERRICHON, accourant vivement par le fond.

Impossible de la rejoindre! (Apercevant Richebourg qui sort à droite.) Eh bien, et lui, qu'est-ce qu'il a donc, Maximilien?... Il s'en va d'un air conquérant... on dirait un empereur romain.

EDMOND.

Oh! non, certes, je ne la reverrai plus!

PERRICHON.

Décidément, m'expliquerez-vous?...

EDMOND.

Adieu, monsieur.

PERRICHON.

Où allez-vous?

EDMOND.

Je n'en sais rien, mais je pars, je quitte cette maison pour ne plus être témoin de ce qui s'y passe.

PERRICHON.

Que s'y passe-t-il donc?

* Perrichon, Edmond.

EDMOND.

Ah! mon Dieu! ce qu'on voit partout... Une jeune fille se laissant prendre aux belles paroles du premier venu... Des galanteries et des fadeurs préférées aux sentiments vrais, sérieux, profonds... car j'aimais Claire... je l'aimais de cœur... mais à présent, elle peut bien faire ce qu'elle voudra *... Épouser Pierre, épouser Paul... Dieu merci!... je ne m'en inquiète plus... elle aime mon oncle, mon oncle l'aime...

PERRICHON.

Ah bah!

EDMOND.

Qu'ils s'épousent et qu'ils soient heureux.

PERRICHON, stupéfait.

Comment, qu'ils s'épousent?

EDMOND.

Je leur souhaite même beaucoup d'enfants... sans oser pourtant l'espérer...

PERRICHON **.

Claire aime votre oncle?

EDMOND.

Il est si beau!

PERRICHON.

Et elle l'épouse?

EDMOND.

Comment donc! avec enthousiasme! (S'efforçant de rire.) Ah! ah! ah! c'est charmant! c'est délicieux!... Un vrai roman!

* Edmond, Max.
** Perrichon, Edmond.

PERRICHON.

Je comprends maintenant pourquoi, ce matin, ce pauvre Richebourg était furieux quand je lui disais qu'il est de mon âge.

EDMOND, avec joie, en regardant Perrichon.

De votre âge! il a au moins cinquante-huit ans?

PERRICHON.

Quarante-huit, si vous le voulez bien.

EDMOND.

Je ne donne pas une épingle du choix... Quarante... cinquante.

PERRICHON.

C'est la même chose... c'est absolument la même chose...

EDMOND.

Enfin, n'importe, il ne compte plus...

PERRICHON, se redressant brusquement.

Il ne compte plus!... et cependant il vous fait voir qu'on peut encore plaire à cet âge... et qu'un homme de quarante-huit ans, comme nous...

EDMOND, à part.

Joli modèle!

PERRICHON.

Quand il veut s'en donner la peine... eh! eh! peut lutter avec avantage contre un jeune et brillant rival... tellement content de sa petite personne, qu'il met sa gloire à ne jamais être amoureux.

EDMOND.

Et il fait bien!

PERRICHON.

De quoi vous plaignez-vous alors?...

EDMOND.

Je ne me plains pas... je dis seulement qu'une jeune fille qui aime un vieillard...

PERRICHON.

Puisqu'il n'y a plus de jeunes gens dans ce monde...

EDMOND.

C'est monstrueux!... c'est immoral!

PERRICHON.

On prend ce qu'on trouve.

EDMOND.

Quelle trouvaille! Et si encore Claire était laide, bossue, boiteuse... je l'excuserais... mais au contraire elle est charmante!

PERRICHON.

Gracieuse!

EDMOND.

Spirituelle!

PERRICHON.

Distinguée!

EDMOND, avec explosion.

Oui... mais coquette!... Là, tout à l'heure, l'avez-vous remarquée lorsqu'elle s'appuyait sur son bras... en me regardant d'un certain air... Je crois, Dieu me pardonne, qu'elle le faisait exprès.

PERRICHON.

C'est bien possible.

EDMOND.

Elle était encore plus jolie !

PERRICHON.

Ah çà ! mon cher, vous en parlez avec une vivacité... prenez garde... si vos amis vous entendaient, ils pourraient croire que vous aimez Claire... que vous l'aimez avec passion.

EDMOND *.

Moi !... par exemple! je n'ai jamais aimé personne, et certainement ce n'est pas par elle que je commencerais... je la déteste!

PERRICHON, regardant à droite.

Tenez, je l'aperçois justement de ce côté.

EDMOND, troublé.

Mademoiselle Claire ?

PERRICHON.

Elle-même... je vous conseille de lui parler à cœur ouvert... ça la mettra plus à l'aise... Je vais trouver Maximilien, dont je m'explique maintenant les airs vainqueurs.

EDMOND, de plus en plus troublé.

Monsieur Perrichon...

PERRICHON, revenant.

Il est heureux, ce gaillard-là, car en effet Claire est fort bien... et lui aussi... mais je vous quitte...

EDMOND.

Vous me quittez ?...

PERRICHON.

Pour un instant... pour un instant...

Il sort par le fond.

* Edmond, Perrichon.

SCÈNE XIII

EDMOND, CLAIRE *.

CLAIRE, entrant par la droite.

Monsieur Edmond?

EDMOND.

Ah! pardon, mademoiselle, je ne vous avais point aperçue...

CLAIRE.

Vous sortez?

EDMOND.

Je sortais quand vous êtes entrée...

CLAIRE.

Et ma présence, à ce que je vois, ne change rien à vos projets.

EDMOND.

Je ne suppose pas que la mienne puisse vous être assez agréable...

CLAIRE.

J'avais pourtant à vous parler... Ce n'est pas de moi... rassurez-vous... mais de ma tante...

EDMOND.

De votre tante?

CLAIRE.

Qui tout à l'heure vous a traité si sévèrement... c'est qu'elle n'est pas toujours aimable, ma tante...

EDMOND.

Je m'en aperçois...

* Edmond, Claire.

CLAIRE.

Elle est grondeuse, très-exigeante... et quand une fois elle s'est mis une idée en tête, je ne sais qui la lui ôterait... mais à coup sûr ce n'est pas moi...

EDMOND.

Ni moi.

CLAIRE.

Je viens de la voir, d'intercéder pour vous auprès d'elle.

EDMOND.

Eh bien?

CLAIRE, avec embarras.

Je n'ai pas eu beaucoup de succès.

EDMOND.

Je n'ai pas de chance dans la famille.

CLAIRE.

A qui la faute?

EDMOND.

Oh! c'est à moi évidemment... Il est convenu que j'ai tous les torts.

CLAIRE.

Parlez-moi donc moins brusquement, monsieur... vous me faites peur... on dirait que vous m'en voulez...

EDMOND.

Et pourquoi donc vous en voudrais-je?

CLAIRE.

Je n'en sais rien... moi qui ai pris votre défense... et qui venais vous consoler.

EDMOND, s'adoucissant.

Vous, mademoiselle?

CLAIRE.

Certainement, car, malgré tout ce qui s'est passé, vous avez en moi une amie.

EDMOND, surpris.

Une amie !

CLAIRE, très-affectueusement.

Depuis que vous êtes malheureux.

EDMOND.

Ah ! mademoiselle, quelle bonne parole !

CLAIRE.

Vous me croyez donc bien méchante ?

EDMOND.

Méchante !... Oh, non !

CLAIRE.

Insouciante... peut-être ?

EDMOND.

Pas davantage.

CLAIRE.

Folle, étourdie ?

EDMOND.

Ni cela non plus.

CLAIRE.

Quoi donc, alors ?

EDMOND, baissant la voix.

Un peu... coquette.

CLAIRE *.

Oh ! bien peu, et si je n'avais que ce défaut-là...

* Claire, Edmond.

EDMOND.

Je ne vous en connais pas d'autres...

CLAIRE.

Eh bien ! alors, je suis parfaite !

EDMOND, avec émotion.

Vous êtes mieux que cela.

CLAIRE.

C'est difficile.

EDMOND, de plus en plus ému et lui prenant la main.

Vous êtes charmante !

CLAIRE, à mi-voix et retirant vivement sa main.

Monsieur Edmond...

EDMOND, de même.

Je vous ai fâchée ?

CLAIRE.

Non... mais... que direz-vous à ma tante ?

EDMOND.

Rien.

CLAIRE.

Ah !... vous l'aimez pourtant ?

EDMOND.

Moi ?

CLAIRE.

Puisque vous voulez l'épouser...

EDMOND.

Vous aimez donc aussi mon oncle ?

CLAIRE.

Mais oui, beaucoup ; il est si bon !

EDMOND.

ibon !... si bon !... il ne vaut pas mieux que votre tante... ous ne le connaissez pas non plus... un vieux garçon plein de manies, de prétentions, de ridicules !... se croyant jeune à cinquante ans... car je ne sais pas si vous le savez, il aura bientôt cinquante ans ?

CLAIRE.

Oui... oui... je sais...

EDMOND.

Et c'est lui que vous préférez ?

CLAIRE.

Il m'aime !

EDMOND.

C'est le mari de votre choix?

CLAIRE.

Il m'aime!

EDMOND.

Le beau mérite!

CLAIRE.

Mais c'en est un qui n'est déjà pas si commun.

EDMOND.

Ah ! je comprends... oui, c'est pour moi que vous dites cela ! Eh !... mon Dieu, vous avez raison... car en effet, j'ai méconnu le bonheur qui m'était promis... Que voulez-vous ? Je ne sais pas où j'avais l'esprit, j'étais stupide, j'étais aveugle! et jusqu'à ce jour, s'il faut l'avouer, je me suis surpris quelquefois à douter même que j'eusse un cœur !

CLAIRE.

Hein ?

EDMOND.

Oh! j'en ai un, je le sais maintenant, j'ai trop souffert pour n'être pas fixé à cet égard.

CLAIRE.

Vous?

EDMOND.

Oui, mademoiselle; car, tout à l'heure, quand j'ai vu que j'allais vous perdre, quand vous m'avez tendu la main avec tant d'indulgence et de bonté... j'ai senti là des émotions et des tourments que j'ignorais.

CLAIRE, à part.

Qu'entends-je?

EDMOND.

Pardonnez-moi, je vous en prie.

CLAIRE, doucement émue.

Oui... oui... monsieur... je vous pardonne...

EDMOND.

Laissez-moi encore vous aimer?

CLAIRE.

Oh! à présent, c'est impossible...

EDMOND.

Impossible?...

CLAIRE.

Je ne suis plus libre... j'ai promis... (Prenant la lettre qu'elle a écrite à sa cousine.) J'ai écrit...

EDMOND.

Claire!... Claire!

CLAIRE, après un silence, déchirant la lettre.

Edmond!

EDMOND, lui baisant la main.

Claire!... je vous aime!...

A ce moment, apparaissent au fond Max, Perrichon et madame de Courval.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, PERRICHON, MAX, MADAME DE COURVAL *.

PERRICHON, riant aux éclats.

Ah! ah! ah! ah!

CLAIRE.

Ciel!

MAX, stupéfait.

Que vois-je ?

PERRICHON, bas à Max.

Tu vois avant ce qui serait arrivé après. Ta position est excellente.

MADAME DE COURVAL, à part.

Il paraît que la paix est faite... (Désignant Max.) A ses dépens.

MAX, à Edmond.

Cela ne se passera pas ainsi.

EDMOND, avec assurance.

Comme vous voudrez.

MADAME DE COURVAL, à part.

Chacun son tour.

CLAIRE, à Max, très-confuse.

Monsieur...

MAX, vivement.

Mais, mademoiselle...

PERRICHON, avec bonhomie.

Allons, Maximilien ne fais pas le méchant, tu effraies cette petite... L'épreuve est terminée maintenant, puisque ces chers enfants s'adorent.

* Claire, Edmond, Max, Perrichon, madame de Courval.

EDMOND et CLAIRE.

Une épreuve?

MAX, à part.

Que veut-il dire?

PERRICHON, à Claire et à Edmond.

Eh! quoi? vous n'avez pas compris que vos parents, que vos bons parents, tristes témoins de vos petites mésintelligences, ont voulu vous forcer à vous aimer, en feignant d'éprouver pour vous des sentiments... invraisemblables.

CLAIRE.

Ah!

MAX, bas.

Perrichon...

EDMOND.

Serait-il vrai?

MAX, toujours bas à Perrichon.

Tu me fais parler...

PERRICHON de même.

Je te tends la perche, morbleu! saisis-la, ou tu es perdu! (Riant.) Ah! ah! ah! (A Max.) Ris donc!

MAX, riant d'un air contraint.

Ah! ah! ah!...

PERRICHON, bas à madame de Courval.

Riez aussi un peu, si vous le pouvez.

MADAME DE COURVAL, bas *.

Oh! de bon cœur, je vous assure, car nous étions bien ridicules.

Elle rit franchement.

* Claire, Edmond, Max, Perrichon, madame de Courval.

CLAIRE.

Comment, monsieur, c'était une feinte?

PERRICHON, bas à Max.

La perche!

MAX, avec embarras.

Oui... mademoiselle.

EDMOND.

Ah! mon bon oncle! (A madame de Courval.) Et vous, madame?

MADAME DE COURVAL.

Et moi, monsieur...

CLAIRE.

Bonne petite tante!... (A Max.) Mais quand je pense à toute peine que vous vous êtes donnée pour arriver à ce résultat...

MAX.

Ce résultat...

CLAIRE, gaiement.

Cette romance que vous êtes allé chercher vous-même!...

MADAME DE COURVAL.

Et l'ascension sur la montagne!

EDMOND.

Par trente-cinq degrés centigrades!

PERRICHON, appuyant.

C'est consciencieux!

CLAIRE.

Et ces roses blanches, que j'oubliais!...

MAX, à part.

On n'en a pas trouvé, fort heureusement.

PERRICHON.

Ah! comme tu joues les amoureux! Tu ne négliges aucun accessoire.

MAX, irrésolu.

Aucun (Bas à Perrichon qui sourit et lui tend la main.) Je te remercie, tu as raison. (Haut et avec franchise.) Aucun, tu le vois, j'en aurais fait bien d'autres encore dans l'intérêt de mon neveu... de ma nièce...

PERRICHON, bas à Max.

Allons donc !

MAX.

J'aurais imaginé bien d'autres ruses pour les tromper, ces chers enfants.

Il leur tend la main.

PERRICHON, à part.

Il est sauvé.

MAX *, bas à madame de Courval.

Et permettez-moi d'espérer, madame, que nous les tromperons jusqu'au bout.

MADAME DE COURVAL, de même.

Tromper... cela vous est facile, à vous... ingrat.

MAX, de même et avec conviction.

Non ! non !... Me pardonnerez-vous ?

MADAME DE COURVAL, de même.

Peut-être... un jour..., quand vous aurez fait pénitence.

MAX, lui baisant la main.

Ah! vous êtes la meilleure des femmes !

EDMOND.

Voilà mon oncle qui se passionne !

PERRICHON, à Edmond et à Claire.

Ah ça ! maintenant que tout le monde est bien d'accord, je vais, mes enfants, m'occuper sans retard de votre mariage... Les grands parents peuvent attendre.

* Claire, Edmond, Perrichon, Max, madame de Courval.

EDMOND, à part.

Je n'en sais trop rien.

PERRICHON.

Puis, quand vous viendrez à Lodève, je vous montrerai...

MAX, souriant.

Le nénuphar de Vitalis?

PERRICHON.

Non; mon portrait lorsque j'avais vingt ans, et vous verrez que la seconde jeunesse, que je possède, à ce qu'il paraît, ne ressemble guère à la première, qui est la bonne, quoi qu'on en dise.

EDMOND.

Parbleu!

MAX.

Quand elle est jeune...

EDMOND.

Compris, mon oncle.

MAX.

Tant mieux, mon neveu.

FIN

Imprimerie L. TOINON et Cie, à Saint-Germain.